

JEAN BOUTIER

**L'espace résidentiel
de la noblesse florentine
(XVIe-XVIIIe siècle)**

A stampa in

John Dunne, Paul Janssens (ed.), *Living in the City : Elites and their Residences, 1500-1900*, Louvain,
Brepols (Studies in European Urban History, 1100-1800, n°13), 2008, p. 29-55.

Distribuito in formato digitale da
«Storia di Firenze. Il portale per la storia della città»
<<http://www.storiadifirenze.org>>

Jean Boutier

L'espace résidentiel de la noblesse florentine (XVI^e-XVIII^e siècle)

Examiner les modes d'insertion et de résidence de la noblesse dans Florence, c'est aborder la question de la morphologie sociale d'une ville d'Ancien Régime à partir d'un élément majeur, celui des pratiques d'habiter, pour s'interroger sur les modalités de constitution de l'espace urbain à partir de l'action des groupes dominants. Longtemps marquée par une réflexion en termes de ségrégation (formes d'exclusion, constitution de ghettos de toutes sortes)¹, l'étude des divisions sociales de l'espace urbain s'est enrichie récemment d'enquêtes qui en ont déplacé l'approche, de la ville considérée dans son ensemble aux éléments qui peuvent la constituer, quartiers, « grands ensembles », rues²... Des modalités différentes de l'organisation sociale de l'espace urbain ont alors été mises en évidence, caractérisées par des formes complexes de mixités, d'interrelation ou d'échanges entre des résidents pourtant très éloignés les uns des autres par le statut, le pouvoir ou la richesse.

Dans la Florence grand-ducale, entre XVI^e et XVIII^e siècles, la territorialisation des groupes sociaux n'est pas le produit d'une stricte affectation des espaces urbains à des ensembles sociaux différenciés et ségrégués. Au contraire : l'aristocratie apparaît omniprésente. Son insertion capillaire dans le tissu urbain, qui s'inscrit dans une durée beaucoup plus longue (au moins depuis la fin du XIII^e siècle, après le démantèlement sur ordre de la commune de Florence, des îlots nobles en plein cœur de la ville et l'attaque contre la « ville en archipel »³), peut dès lors être considérée comme l'un des processus fondamentaux de constitution des configurations sociales. La maîtrise aristocratique de l'espace urbain (qui passe aussi par le puissant réseau des confréries laïques ou des académies théâtrales) repose à la fois sur une fragmentation de l'espace, sur une présence certes différenciée, mais jamais exclusive, sur un théâtre urbain qui

¹ Cf. Jacques Brun et Yvan Chauviré, "La ségrégation sociale. Questions de terminologie et de méthodes", *Espace, Populations, Sociétés*, n°1, 1983, p. 75-85. Les auteurs, géographes, renvoient à une tradition socio-anthropologique d'une extrême richesse, de l'écologie urbaine de l'école de Chicago aux travaux, plus isolés mais extrêmement novateurs, du sociologue Maurice Halbwachs.

² Sur le premier type d'approche, le livre fondamental de Marcel Roncayolo, *Les grammaires d'une ville. Essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*, Paris, Ed. de l'EHESS, 1996 ; pour l'étude d'éléments du tissu urbain, cf. Paul André Rosental, « La rue mode d'emploi. Les univers sociaux d'une rue industrielle », *Enquête. Anthropologie, Histoire, Sociologie*, 4, 1996, p. 123-146 ; Pierre Fournier et Sylvie Mazella (éd.), *Marseille entre et ville et ports. Les destins de la rue de la République*, Paris, La Découverte, 2004.

³ L'expression, à partir de l'étude des cas italiens, est proposée par Patrick Boucheron et Denis Menjot, in Jean-Luc Pinol (éd.), *Histoire de l'Europe urbaine*, Paris, Le Seuil, 2003, p. 472-478.

oppose moins des quartiers que des rues ou des proximités. Cette présence diffuse se prolonge au-delà des murs par un dense semis de « villas », qui manifeste la forte appropriation de la terre par l'aristocratie et la mise en place d'un mode de vie qui associe vie en ville et « villeggiatura » à la campagne.

1. La noblesse dans l'espace social florentin

Cité-état fière de sa liberté politique, assise sur une oligarchie de propriétaires fonciers, de marchands, de fabricants et d'artisans, Florence a pendant longtemps, aux XIV^e et XV^e siècles, refusé la présence des « nobles » dans ses murs. Certes, le terme est ambigu : dans le langage politique de la cité, il désigne les « grands » et les « magnats » que la cité a exclu des offices publics à la fin du XIII^e siècle pour instaurer le régime du « popolo », du peuple. Il faut attendre les décennies 1430-1450 pour que la totalité des familles exclues soient finalement réduites à l'Etat populaire et ainsi admises à rentrer dans la cité⁴. Lorsque la catégorie de « noblesse » est ainsi à nouveau utilisable, elle s'est fortement infléchie, à la fois dans les traités qui se multiplient au cours du XV^e siècle et dans les pratiques sociales qui conduisent les principales familles de l'oligarchie républicaine, celles qui détiennent les premières fonctions politiques de l'Etat, à se présenter comme formant une noblesse. Le processus, long et complexe, est renforcé par la mise en place, à partir des années 1530, d'un régime princier, sous l'égide de la famille des Médicis qui s'entoure, entre autres, d'une cour et d'un ordre chevaleresque, l'ordre de saint Etienne, réservé aux seules familles nobles à l'instar de celui de Malte. A la fin du XVI^e siècle, la noblesse florentine compte peut-être quatre à cinq cents familles (une famille étant ici l'ensemble des individus portant le même patronyme et reconnaissant un ancêtre commun). C'est un ensemble social mixte, où se mêlent essentiellement quelques nobles féodaux, des descendants de magnats, les grandes familles de l'oligarchie républicaine, quelques nobles étrangers admis à la citoyenneté florentine et des familles non nobles récemment entrées dans l'ordre de saint Etienne⁵.

Bien avant le XVI^e siècle, ces familles ont leur résidence principale en ville. Même si certaines, comme les Médicis, ont d'abord été des propriétaires ruraux, toutes

⁴ La longue réinsertion des anciens « nobles » est admirablement analysée par Christiane Klapisch-Zuber, *Retour à la cité. Les magnats de Florence, 1340-1440*, Paris, Editions de l'EHESS, 2006.

⁵ Sur ce processus complexe, je me permets de renvoyer à Jean Boutier, *Construction et anatomie d'une noblesse urbaine. Florence à l'époque moderne, XVI^e - XVIII^e siècle*, thèse de doctorat de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1988, chapitres 1 à 3 ; pour une présentation plus synthétique, Id., « Les noblesses du grand-duché (XV^e-XIX^e siècles) », dans Jean Boutier, Sandro Landi, Olivier Rouchon (éd.), *Florence et la Toscane, XIV^e-XIX^e siècles. Les dynamiques d'un Etat italien*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 265-285.

doivent leur position dominante à leur présence dans l'espace urbain. Cette insertion, dans la majorité des cas, est ancienne, sans pour autant être totalement stabilisée.

1.1. La toile d'araignée aristocratique

Malgré la grande richesse archivistique dont bénéficie l'historiographie de Florence, il n'existe guère de source qui permette facilement d'analyser l'espace résidentiel de la noblesse urbaine. Plusieurs recensements nominatifs de la ville ont certes été conservés⁶ ; leur précision topographique, quoique variable (par paroisse en 1562, par rue en 1632), permet de localiser les résidents de façon satisfaisante ; la difficulté majeure réside dans la non-distinction des familles nobles, alors que, par exemple, ils indiquent souvent les professions. Un substitut pourrait être trouvé grâce aux « états des âmes », ces recensements nominatifs des familles catholiques réalisés chaque année durant la période pascale par les curés pour chacune des paroisses ; réalisés, inégalement, à partir des années 1570, ils sont toujours conservés, en majorité, dans les archives des paroisses, et donc difficilement consultables⁷. L'ampleur des sources fiscales rend leur traitement difficile : l'impôt foncier direct, la *Decima*, créée en 1494, est établi à partir des « libri decimali » qui décrivent l'ensemble des biens immobiliers ; pour Florence, ils ont été refaits en 1534, 1618 et 1714 ; si la source permet, sans trop de difficulté, d'étudier un palais ou un bâtiment précis, elle parcellise trop l'habitat, ce qui rend longue et complexe toute étude qui voudrait embrasser l'ensemble de l'espace urbain.

Les seuls à s'être intéressés de près à la question de l'espace résidentiel de la noblesse florentine sont les historiens de l'architecture. Ils l'ont abordée à partir de l'inventaire des palais, dans un premier temps pour une longue Renaissance, entre XVe

⁶ Trois recensements ont été effectués en 1552 (Bibl. Nazionale Centrale, Florence [désormais BNCF], ms., II, I, 120 ; Archivio di Stato, Florence [désormais ASF], Miscellanea Medicea 314) ; en 1562 (ASF, Miscellanea Medicea 224) ; en 1632 (BNCF, ms., EB, 15, 2). Le recensement de 1552 a été étudié par Piero Battara, *La popolazione di Firenze alla metà del Cinquecento*, Florence, Rinascimento del Libro, 1935 ; le recensement de 1562 a été édité en fac-simile : Silvia Meloni Trkuija (éd.), *I Fiorentini nel 1562. Descrizione delle Bocche della Città e Stato di Fiorenza fatta l'anno 1562*, Florence, A. Bruschi, 1991. Sur les recensements effectués en Italie à cette époque, cf. Peter Burke, « Classifying the people : the census as collective representation », in Id., *The historical anthropology of early modern Italy. Essays on perception and communication*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, p. 27-39.

La comparaison de ces trois recensements a permis à Robert B. Litchfield de proposer une analyse des transformations de la géographie sociale de Florence durant la période : *Dalla Repubblica al Granducato : il nuovo assetto socio-spaziale di Firenze, 1551-1632*, Florence, Università degli Studi, Dipartimento di Storia, 1991.

⁷ Un exemple d'utilisation démographique de ces sources pour Florence : Piero Pieracini, « Note di demografia fiorentina, la parrocchia di S. Lorenzo dal 1652 al 1751 », *Archivio storico Italiano*, LXXXIII, 1925, p. 39-76.

et XVI^e siècle⁸. L'enquête, reprise récemment par Mario Bevilacqua, a été étendue chronologiquement pour réévaluer l'architecture de la période baroque⁹. A la différence du travail de Fanelli, qui part du bâti, celui de Bevilacqua part d'une liste des familles nobles, publiée en 1754 par l'abbé Mecatti, qui précise pour la plupart d'entre elles le lieu de résidence en ville (la paroisse, parfois la rue)¹⁰.

Notre enquête suit le même principe, en utilisant non le document publié mais l'original dont il dérive, document daté, contenant des données plus précises et surtout dont on peut établir le processus de production. L'abbé Lorenzo Mariani, spécialiste de généalogie et d'histoire nobiliaire devenu « antiquaire royal » en 1710¹¹, est en effet chargé dans ces mêmes années, probablement à l'intention du grand-duc, d'établir une liste des familles nobles résidant à Florence. Pour ce faire, Mariani dépouille les états des âmes établis par les curés de la ville pour la Pâque de 1713, et y relève la mention de chaque famille noble, avec sa résidence précise, par paroisse et par rue, et les principales personnes qui la composent - les filles sont toutefois presque toujours omises¹². Les résultats de cet inventaire nominatif ont ensuite été confrontés au dépouillement des extraits de baptême apportés comme justificatifs par les familles

⁸ Un premier inventaire des palais identifiés et datés figure dans Giovanni Fanelli, *Firenze architettura e città*, Florence, Vallecchi, 1972 ; 2^e éd., Florence, Mandragora, 2002 ; l'inventaire se limite aux palais du XV^e siècle (au nombre de 74), vol. 2, p. 51, et à ceux du XVI^e siècle (au nombre de 110), vol. 2, p. 98-99.

⁹ *Residenze nobiliari, Stato pontificio e Granducato di Toscana*, éd. par Mario Bevilacqua et Maria-Luisa Madonna, Rome, De Luca, 2003. Le volume contient un plan du « système des résidences nobiliaires au milieu du XVIII^e siècle » qui repose sur l'identification de 387 résidences nobiliaires vers 1750, dont la liste est publiée aux p. 37-38 ; pour une approche d'ensemble, cf. l'article introductif de l'ouvrage : Mario Bevilacqua, Maria-Luisa Madonna, « Sistemi di residenze nobiliari a Roma e a Firenze : architettura e città », p. 9-38.

¹⁰ Le document publié s'intitule « Della nobiltà fiorentina e della case nobili, come si trovano al dì d'oggi. Notizie storiche del rev. prete Mariani, antiquario dell'archivio segreto di S. A. R. Giangastone già grand duca di Toscana... », in abbé Giuseppe Maria Mecatti, *Storia genealogica della nobiltà, e cittadinanza di Firenze*, t. I, Naples, G. di Simone, 1754, p. 5-120. Le document propose quelque 360 notices, classées par ordre alphabétique ; les familles comportant plusieurs branches ont fréquemment plusieurs lieux de résidence, d'où les 387 résidences nobiliaires inventoriées par Mario Bevilacqua.

¹¹ Sur Mariani, Silvia Baggio et Piero Marchi, « L'archivio della memoria delle famiglie fiorentine », in *Istituzioni e società in Toscana nell'età moderna. Atti delle giornate di studio dedicate a Giuseppe Pansini, Firenze, 4-5 dicembre 1992*, Rome, Ministero per i beni culturali e ambientali, 1994, t. 2, p. 866-870.

¹² Le résultat de l'enquête est consigné sur un petit cahier anonyme, ASF, ms 171, dossier 2, "Famiglie per ordine di alfabeto. Indice con i nomi delle strade di loro abitazioni", 25 f^{os}+ feuilles volantes ; les dépouillements originaux figurent sur des feuilles volantes, à la fin du registre de travail de Mariani, ASF, ms 511. La situation décrite est bien celle de 1713 : le relevé de la paroisse de San-Michele-Visdomini indique qu'il s'agit de l'état des âmes de mars 1712 [=1713, selon le style du 1^{er} janvier] ; d'autre part, sur le cahier, ont été ajoutés, en correction, les décès du marquis Attilio Incontri, le 8 juin 1713 et de l'abbé Cosimo Serristori, le 6 mai 1714. Notons que cette liste alphabétique outrepassé quelque peu le seul groupe des familles nobles : nous en avons retranché 24 familles, qui ne semblent pas avoir appartenu à la noblesse, selon Mariani lui-même.

nobles de Florence lors de l'établissement du Livre d'Or de la noblesse, en application de la loi sur la noblesse d'octobre 1750¹³. Avec 508 actes de naissance des années 1740-1759, l'échantillon est certes loin d'être exhaustif : à raison, sans doute, de 40 à 50 naissances nobles par an, nous devrions en effet obtenir pour vingt années entre 800 et 1000 extraits de baptême. Il n'en reste pas moins que cet échantillon, regroupant environ 50 % des naissances effectives, devrait largement satisfaire nos exigences car, même si tous ces baptêmes ont été administrés au baptistère de San Giovanni, les actes indiquent toujours la paroisse où résident les parents.

Florence, au milieu du XVIIIe siècle, compte 49 paroisses – nombre qui diminue à partir des années 1760. Si ce maillage est suffisamment fin pour faire apparaître les principaux contrastes de l'espace urbain, il est surtout très inégal. Au recensement de 1728-1730, sur 48 paroisses, 3 ont moins de 100 habitants, 17 entre 100 et 499, 8 entre 500 et 999, 16 entre 1000 et 4999, 3 enfin au-dessus de 5000 : l'éventail réel va de 58 habitants à San Ruffolo à 12 356 pour San Lorenzo¹⁴. D'où la difficulté pour utiliser et plus encore comparer les données produites.

Des deux tableaux qui en dérivent, le premier est sans doute le plus directement utilisable : il propose une répartition des familles nobles par paroisse en 1713, selon Mariani (% des familles nobles d'une paroisse par rapport au total des familles nobles de Florence), qu'il confronte à la répartition des familles nobles par paroisse (% des familles nobles dans une paroisse par rapport à l'ensemble des familles nobles, selon l'état des âmes de 1728) ; le second présente la répartition par paroisses de l'échantillon des naissances nobles entre 1740 et 1759, confronté au poids démographique respectif de chaque paroisse selon l'état des âmes de 1730. Utilisés avec précaution, ils permettent une première approche globale de l'espace résidentiel de la noblesse florentine dans la première moitié du XVIIIe siècle¹⁵.

Première remarque : les familles nobles se répartissent sur la quasi-totalité de l'espace urbain. En 1713, des familles nobles résident dans 33 des 49 paroisses de Florence (67%) ; entre 1740 et 1750, des naissances nobles sont enregistrées dans 34

¹³ Les actes de baptême utilisés sont conservés in ASF, *Deputazione sulla nobiltà e cittadinanza toscane*, 1-21. Sur cette source, cf. Jean Boutier, « I libri d'oro del Granducato di Toscana (1750-1860). Alcune riflessioni su una fonte di storia sociale », *Società e Storia*, XI, 1988, p. 953-966.

¹⁴ Nous avons pour cette enquête utilisé deux recensements proches, dont les résultats sont exprimés en nombre de famille pour celui de 1728 (ASF, *Miscellanea medicea* 35, ins. 9), en nombre d'habitants pour celui de 1730 (ASF, *Reggenza* 236 ; le relevé ne comprend pas les juifs du ghetto, les soldats de la forteresse et les habitants qui résident hors les murs). Nous utilisons l'un ou l'autre selon les besoins.

¹⁵ Pour une analyse des difficultés méthodologiques que pose l'analyse de l'espace social d'une ville d'Ancien régime, et l'importance, notamment, d'une approche multi-scalaire, cf. les remarques indispensables de Jean-François Chauvard, *La circulation des biens à Venise. Stratégies patrimoniales et marché immobilier (1600-1750)*, Rome, Ecole française de Rome, 2005, en particulier p. 49-65.

des 49 paroisses de la ville (70%). La concordance des sources est ici manifeste : la seule différence résulte d'une unique naissance dans la paroisse de Santa Lucia sul Prato, à la périphérie occidentale de la ville. Loin de se regrouper dans des quartiers qui leur seraient propres – pensons, dans le cas de Paris, au Marais au XVIIIe siècle, puis au faubourg Saint-Germain au XVIIIe siècle, par exemple¹⁶ –, les nobles florentins occupent donc l'ensemble de l'espace urbain.

Seconde remarque : il ne faudrait pas en conclure pour autant à une absence totale de différenciation sociale de l'espace florentin. Pour mettre en évidence des écarts dans la répartition de l'aristocratie, nous proposons d'utiliser un indice simple, qui serait égal à 100 si la distribution des nobles par quartier (le pourcentage des nobles d'un quartier par rapport à l'ensemble des nobles de la ville) était identique à la distribution de l'ensemble de la population par quartier (le pourcentage de la population d'un quartier par rapport à l'ensemble de la population urbaine). Les calculs ont été effectués par quartier pour respecter des seuils statistiques en-deçà desquels les résultats risqueraient de perdre toute signification. Inférieur à 100, l'indice indique une sous-représentation des nobles dans le quartier, supérieur à 100, une sur-représentation.

Distribution des nobles entre les quartiers de Florence au XVIIIe siècle

<i>Quartier</i>	<i>1713</i>	<i>1740-1759</i>
Santo Spirito	108	107
Santa Croce	124	126
Santa Maria Novella	107	82
San Giovanni	67	80

(Indice 100 = le % de la population noble du quartier par rapport à la population noble totale est égal au % de la population du quartier par rapport à la population totale de Florence)

Les deux sources donnent des résultats concordants pour les deux quartiers de Santo Spirito et de Santa Croce ; en revanche, elles inversent les positions respectives de San Giovanni et de Santa Maria Novella. S'agit-il là d'un changement réel, ou d'une distorsion issue des sources ? Il est pour l'instant impossible de trancher.

¹⁶ Daniel Roche, « Recherches sur la noblesse parisienne au milieu du XVIIIe siècle : la noblesse du Marais », *Actes du quatre-vingt-sixième congrès national des sociétés savantes. Montpellier, 1961. Section d'histoire moderne et contemporaine*, Paris, CTHS, 1962, p. 540-578 ; Yves Durand, « Répartition de la noblesse dans les quartiers de Paris » in *Contributions à l'histoire démographique de la Révolution française*, sous la direction de Marcel Reinhart, 2e série, Paris, CTHS, 1965, p. 21-23.

Au-delà de ces difficultés spécifiques d'interprétation, un phénomène plus général se perçoit aisément. S'il existe des écarts dans la distribution de la noblesse entre les différents quartiers – de 67 à 124 en 1713, de 80 à 126 en 1740-1759 –, ils n'en sont pas moins faibles, ce qui confirme la première remarque. Des résultats analogues sont obtenus à partir de la répartition des naissances nobles par quartier pour l'année 1682. Les données (55 naissances au total) sont certes bien en dessous d'un seuil statistique valide, mais le résultat d'ensemble est identique : le même indice varie de 82 à 126¹⁷. Florence ne connaît donc pas de forts écarts entre les divisions de la ville, comme par exemple ceux mis en évidence pour la ville de Caen par Hugues Neveux : pour les groupes dominants, l'indice de concentration nobiliaire varie de 5 à la périphérie à 100 au centre de la ville en 1666, de 12-16 à 100 en 1783¹⁸.

Une distinction ne s'impose pas moins entre les quartiers : en 1713, les trois quartiers de Santa Croce (126), de Santo Spirito (108), de Santa Maria Novella (107) présentent des indices très proches, qui les différencient nettement de San Giovanni (67). Or cette différence n'est pas directement corrélée à l'absence totale des nobles d'un certain nombre de paroisses (16 en 1713, 15 en 1740-1759), sur laquelle la concordance des deux sources est quasi-totale. En effet, les nobles ne résident pas, en 1713, dans 7 paroisses du quartier de Santa Maria Novella, 5 du quartier de San Giovanni, 2 du quartier de Santa Croce et 2 du quartier de Santo Spirito. La division en quartiers masque un phénomène que met seule en évidence l'analyse par paroisse. Ces 15 (ou 16) paroisses se répartissent en effet entre deux ensembles cohérents. D'une part, 2 (ou 3) paroisses sans noble se situent aux limites de la ville, accolées à la muraille, Santa Lucia sul Prato, au débouché du Borgo Ognissanti, en direction de Prato, Santa Maria in Verzaia sur la route de Pise, à l'extrémité du faubourg de San Frediano, et San Piero in Gattolino, sur la route de Rome, près de la "porta romana" ; toutes ces paroisses comportent une part variable mais non négligeable, de population rurale - 1125 personnes sur 2390 pour Santa Maria in Verzaia, 326 sur 4572 à Santa Lucia sul Prato, selon des données de 1767¹⁹. A ce groupe il faut ajouter les paroisses où la noblesse est très sous-représentée, en particulier à l'ouest la paroisse de San Salvatore d'Ognissanti, à l'est celle de la ville, Sant'Ambrogio. Le cas des deux paroisses de Santa Lucia et San Salvatore, à l'est, s'éclaire probablement en partie par la forte présence de l'activité

¹⁷ ASF, Mediceo del Principato 1528, dossier "diversi", non folioté, "regestum baptisorum in templo S.Iohannis Baptistae civitatis Florentiae, anno 1682".

¹⁸ Hugues Neveux, « Structurations sociales de l'espace caennais, XVIe-XVIIIe siècles », in Jean Chenneboist, Gabriel Desert, Alain Lemenerol, Luc Lemièrre, Hugues Neveux, Gérard Pinson, *Villes et sociétés urbaines. Basse-Normandie, XVIe-XXe siècles, Cahiers des Annales de Normandie*, n°19, 1985, p. 23-30.

¹⁹ ASF, Miscellanea di Finanze A, n°152, « Spoglio di case, famiglie, e persone appartenenti alle parrocchie della città di Firenze, ricavato dai libri dello stato dell'anime formati da i parrochi nella quaresima dell'anno 1767 ».

textile dans l'espace délimité par la via dei Fossi, le Borgo Ognissanti, le "Prato" et la via della Scala, une des rares zones de forte concentration des activités du renvidage et du tissage de la soie (65% de cette activité à Florence au recensement "industriel" de 1663)²⁰. Notons toutefois qu'un tel phénomène d'exclusion réciproque ne se retrouve nulle part ailleurs dans Florence. A un niveau plus élevé d'agrégation des données comme le quartier, il n'existe aucune corrélation entre la forte implantation des travailleurs de la soie et la faible présence de la noblesse. C'est probablement dû au fait que les configurations spatiales des activités industrielles jouent beaucoup plus que leur simple poids : dans Santa Croce, l'activité est très diffuse, alors qu'à Santa Maria Novella, elle présente, par endroits, de très fortes concentrations, comme dans le périmètre précédemment évoqué.

Résidences nobles et travail industriel

	Nobles		Travailleurs de la soie ²¹
	1713	1740-1759	1663
San Giovanni	20,3%	20,7%	20,8%
Santa Maria Novella	23,2%	18,7%	30,7%
Santa Croce 32,5%	34,4%	30,6%	
Santo Spirito 24,0%	26,7%	17,9%	

La faible implantation nobiliaire se retrouve également, à l'opposé, au plein cœur de la ville. Elle concerne 13 paroisses de petite dimension (entre 58 et 623 habitants en 1730), toutes à l'intérieur du tracé de la première enceinte qui remonte à l'époque romaine. Cette zone de faible présence nobiliaire résulte de l'abandon du centre historique de Florence par l'aristocratie, phénomène qui a probablement commencé à partir des XIVe et XVe siècles²², au moment où débute la construction des nouvelles résidences aristocratiques sur les espaces moins occupés de la périphérie intérieure à la dernière enceinte, construite dans les années 1284-1333. A partir des décennies

²⁰ Maria Teresa Bettarini, Roberto Ciapetti, « L'arte della seta a Firenze : un censimento industriale del 1663 », *Ricerche storiche*, XII, 1982, p. 40.

²¹ Ibid.

²² Sur la structuration complexe de l'espace social de Florence à la fin du XVe siècle, cf. les analyses riches et nuancées de Ronald Weissman, *Ritual Brotherhood in Renaissance Florence*, New York, Academic Press, 1982, p. 1-41 (en particulier l'analyse de la distribution spatiale des métiers, p. 11; de la dislocation spatiale des membres d'une famille, p. 14-15; de la distribution de la richesse, p. 17).

Le constat est corroboré par l'analyse des palais florentins conduite par Leonardo Ginori Lisci, *I palazzi di Firenze nella storia e nell'arte*, Florence, Cassa di risparmio di Firenze, [1972], p. 12 : sur les 131 palais étudiés, seuls 7 figurent à l'intérieur de l'ancienne enceinte romaine.

centrales du XIV^e siècle, les plus puissantes familles florentines, à commencer par les Médicis²³, quittent le centre de la ville²⁴, qui tend alors à se transformer en une sorte de "ghetto" populaire²⁵. C'est d'ailleurs la perception qu'en a l'architecte contemporain Leon Battista Alberti : « De fait, note-t-il dans son traité d'architecture rédigé entre 1447 et 1452, les citadins aisés, désireux de larges espaces, accepteront de bon gré d'habiter au-delà de la première enceinte, laissant volontiers le centre avec la boucherie, les ateliers et les boutiques, aux vendeurs de comestibles sur la place ; et la ville sera plus sûre et plus tranquille si les élites ["maggioirenti"] sont séparées du peuple ["turba"].²⁶ » Au milieu du XVI^e siècle, le centre de Florence est désormais devenu la zone par excellence des boutiques et des ateliers : le seul quartier de San Giovanni, en 1561, regroupe ainsi 44,5 % des 2172 boutiques et ateliers que comporte alors Florence²⁷. La construction, en plein cœur de la ville, du ghetto juif, qui commence à être habité à partir d'août 1571, renforce encore cette évolution²⁸. Si elle est clairement perceptible, elle n'entraîne pas toutefois le départ de l'ensemble des familles nobles, qui restent présentes, quoiqu'en petit nombre, parfois même sur les lieux de résidence anciens de la famille. Ainsi dans les années 1730-1760, Filippo Vecchietti, puis son fils Antonfrancesco, habitent toujours dans la rue des Vecchietti, dans la paroisse de San Donato de'Vecchietti, celle-là même sur laquelle cette famille jouissait du droit de patronage au moins depuis 1275²⁹.

Cette faible présence nobiliaire au centre de la ville, tout au long de la période moderne, est sans nul doute l'une des caractéristiques fortes de la topographie sociale

²³ Les Médicis acquièrent deux maisons sur la via Larga en 1349 et 1356 : Howard Saalman, Philip Mattox, « The First Medici Palace », *Journal of the Society of the Architectural Historians*, XLIV, 1985, p. 334.

²⁴ Francesca Klein, « Ceti dirigenti e controllo dello spazio urbano a Firenze : i legami di vicinato », in *I ceti dirigenti nella Toscana tardo comunale. Atti del III convegno: Firenze, 5-7 novembre 1980*, Florence, Papafava, 1983, p. 216.

²⁵ Samuel K.Cohn, *The Laboring Classes in Renaissance Florence*, New York, Academic Press, 1980.

²⁶ Leon Battista Alberti, *L'architettura*, éd. et trad. Giovanni Orlandi et Paolo Portoghesi, Milan, Il Polifilo, 1966, livre V, 1, p. 334.

²⁷ Pietro Battara, « Botteghe e pigioni nella Firenze del'500. Un censimento industriale e commerciale all'epoca del granducato mediceo », *Archivio storico italiano*, XXCV, 1937, p. 7.

²⁸ Agostino Lapini, *Diario fiorentino, dal 252 al 1596*, éd. par Giuseppe Odoardo Corazzini, Florence, Sansoni, 1900, p. 171-172, 173 ; Umberto Cassuto, *Gli Ebrei a Firenze nell'età del Rinascimento*, Florence, Olschki, 1918.

²⁹ ASF, Deputazione sopra la nobiltà e cittadinanza toscane 11, dossier 12 ; Arnaldo Cocchi, *Le chiese di Firenze dal secolo IV al secolo XX, I., Quartiere San Giovanni*, Florence, Pellas, 1903, p. 154. Pour la localisation des Vecchietti au XV^e siècle, selon le cadastre de 1427, Giovanni Fanelli, *Firenze architettura e città. Atlante, op. cit.*, p. 68, document 387.

de Florence, qui l'oppose alors à de nombreuses villes européennes³⁰, où souvent les élites tiennent le centre et repoussent vers les périphéries les classes plus modestes.

Au-delà de la première enceinte, c'est la régularité de la présence nobiliaire qui frappe, comme si une bonne partie de la ville ignorait totalement le « zoning » social. Ainsi, selon les naissances nobles des années 1740-1759, la distribution des nobles est très proche de la distribution de la population globale dans 27 paroisses, ce qui indique une forte interpénétration des groupes sociaux. Le recensement de 1632 présente de nombreux cas de présence, dans la même rue, de personnes appartenant à des groupes sociaux très éloignés les uns des autres selon la hiérarchie aussi bien de l'honneur que de la richesse et du pouvoir. Le chevalier Camillo Suarez, descendant de Balthazar, un riche marchand de Ségovie établi à Florence en 1562, habite Borgo Allegri, dans le quartier San Giovanni, seul noble dans une rue peuplée d'artisans, entre deux prostituées, un "calcolatore" et un menuisier³¹. Bien plus que l'absence de la noblesse au centre de la ville, c'est l'omniprésence et la forte stabilité de l'habitat noble dans la Florence des XVIe - XVIIIe siècles qui nous semble un élément capital pour saisir le fonctionnement des rapports sociaux.

Les écarts ne sont réellement significatifs que dans 7 paroisses, où la présence nobiliaire se situe nettement au-dessus de l'indice moyen. La clé de compréhension se situe cette fois à une échelle infra-paroissiale, celle de la rue ou de la place. L'état de 1713, qui précise la résidence par rues, révèle ainsi l'existence de noyaux nobles³², le plus souvent dans de petites paroisses sur les marges du centre, telles San Michele Visdomini, Santa Maria Maggiore, Santa Maria degli Ughi (la paroisse des Strozzi, par exemple), San Michele Berteldi ou San Procolo. Ces noyaux se constituent dans certaines rues, telle la très aristocratique via de' Bardi, dans l'Oltr'Arno, qui donne les forts pourcentages des deux petites paroisses de Santa Lucia de' Magnoli et Santa Maria

³⁰ Cf. par exemple le cas de Rouen analysé par Jean-Pierre Bardet, *Rouen aux XVIIe et XVIIIe siècles. Les mutations d'un espace social*, Paris, SEDES, 1983, t. 1, p. 240 : "depuis son agrandissement, la ville promeut la ségrégation. Dès le XVe siècle, les séparations sont acquises. Elles s'accroissent encore aux temps modernes." Notons que cette analyse s'oppose à celle de la ville médiévale développée par de nombreux historiens, qui ignorerait les formes de ségrégation économique et sociale: par exemple, Philippe Wolff, "Toulouse vers 1400: répartition topographique des fortunes et des professions", *Actes du XXIe congrès d'études régionales tenues à Toulouse les 15 et 16 mai 1965. Fédération des sociétés académiques et savantes de Languedoc-Pyrénées-Gascogne*, Toulouse, 1966, p. 165; Arlette Higounet-Nadal, "Structures sociales et topographie à Périgueux aux XIVe et XVe siècles", in *L'urbanisation de l'Aquitaine. Actes du XXVIIe congrès d'études régionales. Fédération historique du Sud-Ouest. Pau, 26-27 avril 1975*, Pau, 1975, p. 35-48.

³¹ BNCF, E.B.12.5 (grande formato 133), "Descrizione de fuochi e delle persone della città di Firenze e di tutto lo stato e dominio di S.A.S. fatto l'anno M.DCXXXII", f°157 vo.

³² C'est ce que Charles Burroughs appelle l'émergence au XVe et surtout au XVIe siècle de « distinct upper-class neighbourhoods » : « Florentine palaces : cubes and context », *Art History*, VI, 1983, p. 359-362.

sopra Arno, ou autour de certaines places. Au XVe siècle, avant même de construire le gigantesque palais qui porte son nom, la famille Strozzi a ainsi réussi à acquérir la quasi-totalité des édifices autour de la place Marmora et de part et d'autre du corso des Strozzi, à l'exception de la partie méridionale qui appartient toujours aux Del Forese³³.

Ainsi, l'organisation de l'espace nobiliaire ne repose pas vraiment sur l'opposition entre quartiers et la division entre grands ensembles, elle tend au contraire à mobiliser les éléments stratégiques de l'espace urbain que peuvent constituer les rues et les places. C'est à partir d'elles que les modes de résidence de l'aristocratie deviennent un formidable instrument de contrôle social et territorial³⁴.

1.2. Paroisses, rues, places, ...

Entre XIIIe et XVe siècle, la forte dispersion des résidences aristocratiques a permis une très efficace territorialisation des emprises familiales. Tout autour de la résidence se construisent à la fois des réseaux économiques (employés et travailleurs) et des réseaux d'alliance et d'amitié qui permettent une maîtrise de la cellule urbaine, qu'il s'agisse de la paroisse et de ses confréries ou des gonfalons, premier niveau de l'administration de la cité³⁵. Si la noblesse a ainsi jeté une véritable toile d'araignée sur la ville, elle n'occupe pas pour autant l'espace de façon uniforme, comme nous venons de le voir.

Les contrastes les plus forts se jouent au niveau-même de chaque paroisse. En effet, certaines places, certaines rues, notamment celles qui ont été construites ou restructurées au début de XVe siècle, comme la via Maggio au sud, ou la via Larga qui conduit de la cathédrale à la porte San Gallo, plus larges, plus passantes, donnent plus de visibilité aux résidences nobles et peuvent se transformer en « théâtres » familiaux. Lorsque sir Robert Dallington visite Florence, en 1596, c'est la via Larga qui tient le premier rang ; il rapporte avec quelque ironie le pseudo-syllogisme d'un florentin vaniteux qui affirme ainsi : "Ma demeure est le plus beau palais de la via Larga, qui est la plus belle rue de Florence, qui est la plus belle ville d'Italie, qui est le plus beau pays

³³ Caroline Elam, « Piazza Strozzi. Two drawings by Baccio d'Agnolo and the Problem of a Private Renaissance Square », *I Tatti Studies*, I, 1985, p. 105-135. Une carte par maisons de la partie occidentale du quartier de San Giovanni en 1427 figure dans Giovanni Fanelli, *Firenze architettura e città. Atlante, op. cit.*, p. 68, document 387.

³⁴ Leonardo Bruni, *Laudatio florentinae urbis*, in Hans Baron, *From Petrarch to Leonardo Bruni. Studies in Humanistic and political literature*, Chicago, University of Chicago Press, 1968, p. 236-237, cité par Francesca Klein, *art.cit.*, p. 220. L'analyse a été conduite sur l'exemple de la famille Soderini aux XVe-XVIe siècle par Paula C. Clarke, *The Soderini and the Medici. Power and Patronage in Fifteenth-Century Florence*, Oxford, Clarendon Press, 1991, en particulier p. 123-153.

³⁵ Sur l'analyse croisée du patronage et du voisinage, cf. en particulier Dale et Francis W. Kent, *Neighbours and Neighbourhood in Renaissance Florence*, Princeton, Princeton University Press, 1981 ; Nicholas A. Eckstein, *The District of the Green Dragon. Neighbourhood Life and Social Change in Renaissance Florence*, Florence, Olschki, 1995.

d'Europe ; donc ma demeure est le plus beau palais d'Europe"³⁶. Les voyageurs, en traversant Florence, notent eux aussi cette géographie de l'espace résidentiel : les axes aristocratiques comprennent la via Maggio ou la via de' Bardi dans l'Oltr'Arno, la via de' Tornabuoni, la via Larga (actuelle via Cavour), la via de' Servi, plus à l'est le Borgo Pinti, pour s'étendre jusqu'aux limites de la ville, encore majoritairement occupées par des jardins. Les rituels publics citadins comportent de nombreuses processions, comme celles du Corpus Domini ou la Vierge de l'Impruneta pour la via de' Tornabuoni, ou celle de la Compagnie des Mages pour la Via Larga vers San Marco ; repris et souvent amplifiés par les grands-ducs Médicis, notamment lors des entrées de souverains étrangers ou de l'épouse du grand-duc, ils renforcent encore cette géographie des axes majeurs : grâce aux résidences aristocratiques, ces rues constituent un décor solennel et imposant ; le passage des processions ou des défilés divers rend, en retour, ces demeures plus visibles que les autres, ce que recherche à l'évidence une société en voie d'aristocratisation³⁷.

Les contemporains ont une claire conscience de cette conquête par les "palazzi" des principales artères de la ville, qui exhibent à partir du XVe siècle leur alignement de façades. Une telle transformation provoque par endroits l'éviction progressive des boutiques et des ateliers, comme dans la via Maggio, dans l'Oltr'Arno, qui était au XIVE siècle l'un des principaux centres de l'activité lainière et qui, dans les années 1450-1520, perd une soixantaine d'ateliers de l'art de la laine³⁸. Florence ne connaît pas toutefois la création de toutes pièces de rues nobles, comme la fameuse « Strada Nuova » de Gênes, en plein cœur du XVIe siècle. S'il y a eu quelques projets, comme celui d'une sorte de villa intra-muros imaginée pour les Médicis dans les années 1470³⁹, aucun n'a jamais abouti. Les grandes rues n'en jouent pas moins à Florence le rôle de « place linéaire », telle que l'ont définie certains historiens de l'urbanisme à partir du cas génois⁴⁰.

1.3. La ville et la cour

³⁶ Sir Robert Dallington, *Descrizione dello stato del granduca di Toscana nell'anno di nostro signore 1596*, Nicoletta Francovich Onesti et Leonardo Rombai (éd.), Florence, All'insegna del giglio, 1983, p. 32.

³⁷ Une synthèse de ces question in Silvia Mantini, *Lo spazio sacro della Firenze medicea*, Florence, Loggia dei Lanzi, 1995, p. 244-250.

³⁸ Richard Goldthwaite, "The Florentine palace as domestic architecture", *American historical Review*, LXVII, 1972, p. 985 ; Francis W. Kent, « Palaces, Politics and Society in Fifteenth Century Florence », *I Tatti Studies*, II, 1987, p. 41-70.

³⁹ Linda Pellecchia, « Reconstructing the Greek House : Giuliano da Sangallo's Villa for the Medicis in Florence », *Journal of the Society of the Architectural Historians*, LII, 1993, p. 323-338.

⁴⁰ George L. Gorse, « A Classical Stage for the Old Nobility : The Strada Nuova and Sixteenth Century Genoa », *The Art Bulletin*, LXXIX, 1997, p. 301-327.

Un dernier élément à prendre à considération est le déplacement du centre de gravité politique de la ville, fixé depuis la période républicaine autour du palais de la Seigneurie et de la place homonyme, avec l'installation du grand-duc et de sa cour dans le palais Pitti, au sud de la rivière, au cœur d'un quartier longtemps peuplé de petits commerçants et d'artisans.

En 1549, Eléonore de Tolède, épouse de Côme Ier, achète le palais Pitti, qu'un riche négociant, Luca Pitti, avait fait édifier à partir de 1458 au sud de l'Arno. Le palais, jamais achevé, est alors l'objet de travaux d'adaptation et d'agrandissement tout au long du XVIe siècle. Mais, longtemps résidence privée qui pouvait également servir pour le logement des hôtes de passages ou pour organiser des fêtes, dont les mariages princiers, il ne devient le lieu de résidence officielle du grand-duc et de sa cour qu'à partir du règne de Ferdinand (1587)⁴¹.

L'impact de ce transfert n'est pas immédiat : il se dessine à la fin du XVIe siècle, et devient visible dans le recensement fait en 1632, au lendemain de la peste. Ici, aucune opération urbanistique de quelque ampleur, guère de constructions nouvelles, mais des transferts de propriétés : ce sont des courtisans qui achètent désormais quasi-systématiquement les palais qui sont mis en vente, dans un vaste espace qui va du Borgo San Frediano à l'ouest à la Via San Niccolò à l'est⁴². Dans les années 1570, alors que la cour ne s'est pas encore définitivement transférée à Pitti, la maîtresse puis femme de François Ier de Médicis, Bianca Cappello, est l'une des premières à se fixer Via Maggio⁴³. En 1585-86, les Riccardi, famille récemment implantée à Florence mais désormais bien en cour auprès du grand-duc, achètent le palais de Bianca Cappello pour 2060 écus⁴⁴. Quelques années plus tard, c'est le grand marchand castillan Baltasar Suarez, arrivé à Florence vers 1565, qui acquiert à son tour un palais via Maggio, propriété à l'origine des Corsini, passée en 1559 aux mains de Monseigneur Marzio

⁴¹ Parmi les travaux classiques d'histoire de l'édifice, Cosimo Conti, *Il palazzo Pitti, la sua primitiva costruzione e successivi ingrandimenti. Lettura fatta alla Società Colombaria nell'adunanza del di 6 marzo 1887*, Florence, Le Monnier, 1887 ; K. H. Busse, « Der Pitti Palast », *Jahrbuch der preussischer Kunstsammlungen*, LI, 1930 ; Francesca Morandini, « Palazzo Pitti, la sua costruzione e i suoi successivi ingrandimenti », *Commentari*, XVI, 1965, p. 35-46. Plus récemment, l'analyse de ses modes d'utilisation a modifié fortement notre approche : Leon Satkowski, « The Palazzo Pitti : Planning and Use in the Grand-Ducal Era », *Journal of the Society of the Architectural Historians*, XLII, 1983, p. 336-349 ; Anna Bellinazzi, Alessandra Contini (éd.), *La corte di Toscana dai Medici ai Lorena*, Rome, Ministero er i beni e le attività culturali, 2002 ; Sergio Bertelli, Renato Pasta (éd.), *Vivere a Pitti. Una reggia dai Medici ai Savoia*, Florence, Olschki, 2003.

⁴² Leon Satkowski, « The Palazzo Pitti : Planning and Use in the Grand-Ducal Era », *Journal of the Society of the Architectural Historians*, XLII, 1983, p. 344-345.

⁴³ U. Ferretti, « Appunti per la conoscenza del cantiere storico. Bernardo Buontalenti e la fabbrica del palazzo di Bianca Cappello a Firenze (1573-1578) », *Ricerche storiche*, XXXII, 2002, p. 47-78.

⁴⁴ Paolo Malanima, *I Riccardi di Firenze. Una famiglia e un patrimonio nella Toscana dei Medici*, Florence, Olschki, 1976, p. 81.

Marzi Medici puis de Matteo Bartoli : devenu chevalier de Saint-Etienne en juillet 1590, fait bailli de Florence du même ordre, il joue alors un rôle important à la cour du grand-duc Ferdinand⁴⁵. Au XVII^e siècle, c'est toute la rue, depuis le pont Santa Trinità jusqu'à la place San Felice qui a été conquise par la noblesse de cour, qui s'étend aussi plus au sud tout au long de la via Romana et dans les petites rues adjacentes. En revanche, peu nombreuses sont les familles nobles qui résident directement sur la place Pitti, en face du palais grand-ducal.

2. Le palais aristocratique : domination symbolique et espace urbain

A la différence, par exemple, de l'aristocratie anglaise qui, aux dires de Lawrence Stone⁴⁶, vivait encore, au milieu du XVI^e siècle, dans les mêmes habitations que celles qu'elle occupait au Moyen Age, les nobles florentins se sont installés, à partir du XV^e siècle, dans des « palazzi » qui constituent une rupture décisive dans le système résidentiel des élites urbaines et, au-delà, organisent de façon durable les configurations sociales de l'espace urbain. Ces opérations ont très certainement profité du desserrement de l'habitat, conséquence des épidémies du XIV^e et du XV^e siècle. La ville avait probablement atteint un maximum de 110 000 habitants vers 1338, alors qu'elle n'en compte plus que 35 à 40 000 au cours du XV^e siècle ; Florence à l'époque moderne reste moins peuplée qu'au cœur du Moyen Age, avec 60 000 habitants vers 1550, 75 000 un siècle plus tard, un peu plus de 80 000 à la fin du XVIII^e siècle⁴⁷. Indice très synthétique : les 630 hectares qu'entourait la sixième enceinte construite entre 1284 et 1333 ne seront pas totalement occupés avant 1865⁴⁸. Pourtant, malgré cette absence de contrainte spatiale, la répartition de la noblesse à la moitié du XVIII^e siècle ne diffère guère de la géographie des "palazzi" telle qu'elle s'est constituée, pour l'essentiel, aux XV^e et XVI^e siècles⁴⁹. A l'instar du parcellaire, le réseau des palais

⁴⁵ AS Pisa, Ordine di Santo Stefano, 1186. Sur l'insertion économique et politique de Baltasar Suarez à Florence, Felipe Ruiz Martín, *Lettres marchandes échangées entre Florence et Medina del Campo*, Paris, SEVPEN, 1965, p. LXXIV-LXXX. Sur le palais, Leonardo Ginori-Lisci, *I palazzi...., op. cit.*, II, p. 729-732.

⁴⁶ Lawrence Stone, *La crisi dell'aristocrazia. L'Inghilterra da Elisabetta a Cromwell*, Turin, Einaudi, 1972 (ed. anglaise, Oxford, Clarendon Press, 1965), p.601 ; pour une enquête sur les résidences de la noblesse de cour et de la « gentry », aux XVI^e et XVII^e siècle, cf. l'étude, ancienne mais toujours éclairante, de E. Mercer, « The Houses of the Gentry », *Past and Present*, 5, 1954, p. 11-32.

⁴⁷ Charles M. de La Roncière, *Prix et salaires à Florence. 1280-1380*, Rome, Ecole française de Rome, 1982, p. 676 ; David Herlihy, Christiane Klapisch-Zuber, *Les Toscans et leurs familles. Une étude du catasto florentin de 1427*, Paris, Editions de l'EHES, 1978, p. 183 ; Lorenzo Del Panta, *Una traccia di storia demografica della Toscana nei secoli XVI-XVIII*, Florence, Università degli Studi, 1974, p. 37, 44.

⁴⁸ Yves Renouard, *Histoire de Florence*, Paris, PUF, 1974, p. 58.

⁴⁹ L'évaluation d'environ 80 palais construits dans les années 1450-1550, que Richard A. Goldthwaite, *The building of Renaissance Florence. An economic and social history*, The Johns Hopkins University

"endort le présent dans la répétition d'autrefois" et contribue à fossiliser l'espace résidentiel de la noblesse⁵⁰. C'est cette stabilité qu'il nous faut analyser, à travers les modes de transmission des résidences nobles, à travers plus encore leur constitution en bien patrimonial à fort investissement symbolique.

2.1. L'invention du palais à la Renaissance

C'est cours du XVe siècle que se fixe le canon architectural du palais aristocratique. En rupture avec la maison du marchand de l'époque précédente, il présente clairement des caractéristiques nouvelles, à la fois fonctionnelles, esthétiques et symboliques⁵¹. C'est tout d'abord un édifice cohérent, qui tranche par sa masse sur les constructions environnantes. En général, sa construction a été précédée d'une campagne, parfois longue, d'achats immobiliers, pour constituer un espace suffisamment vaste pour construire le palais. Le palais Médicis de la via Larga occupe l'emplacement de 9 maisons, d'une auberge et de plusieurs « maisonnettes » ; Filippo Strozzi achète quinze maisons et boutiques, entre 1477 et 1486, avant de se lancer dans la construction du plus grand édifice privé de la Renaissance florentine⁵². Son ampleur entraîne un changement d'échelle : les résidences de l'élite passent ainsi de 5 à 15 pièces au XIVe siècle à une trentaine au XVe siècle⁵³, ce qui permet de commencer à

Press, 1980, p. 15-16), emprunte à Benedetto Varchi (*Storia fiorentina*, livre IX, section 38) est à l'évidence insuffisante. Giorgio Doria, "Investimenti della nobiltà genovese nell'edilizia di prestigio (1530-1630)", *Studi storici*, XXVII, 1986, p. 11), évalue les constructions de palais génois, entre XVIe et début XVIIe siècle, à 146. Les relevés de Giovanni Fanelli, *Firenze, architettura e città*, Florence, 1973, 2^e éd., 2003, t. II, p. 50-51, 98-99, ont recensé 74 palais construits ou remaniés au XVe siècle, 110 autres au XVIe ; 5 palais figurant sur les deux listes, le total des opérations de construction aristocratiques s'élèverait à 179, sans aucun doute beaucoup plus près des "réalités" urbaines.

⁵⁰ Jean-Claude Perrot, "Rapports sociaux et villes au XVIIIe siècle", *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, XXIII, 1968, p. 241-267 (p. 252).

⁵¹ Le modèle architectural et social du palais a fait l'objet d'études et de débats récents, en particulier Richard A. Goldthwaite, "The Florentine palace", *art. cit.*, et "The building of the Strozzi palace : the construction industry in Renaissance Florence", *Studies in Medieval and Renaissance History*, X, 1973, p. 97-194 ; « Il contesto del palazzo fiorentino nel Rinascimento. Investimento, cantiere, consumi », *Annali di Architettura*, II, 1990, p. 53-56 ; repris in Id., *Banks, palaces and entrepreneurs in Renaissance Florence*, Brookfield, Aldershot, 1995 ; les thèses de R. Goldthwaite sur le lien entre émergence de la famille nucléaire, montée de l'individualisme et modèle résidentiel ont été fortement discutées par Francis W. Kent, « "Più superba di quella de Lorenzo" : courtly and family interest in the building of Filippo Strozzi's palace », *Renaissance Quarterly*, XXX, 1977, p. 311-323, et « Palaces, Politics and Society in Fifteenth Century Florence », *I Tatti Studies*, II, 1987, p. 41-70.

⁵² Howard Saalman, Philip Mattox, « The First Medici Palace », *op. cit.*, p. 335-336 ; la liste des acquisitions de Filippo Strozzi a été publiée in Lorenzo Strozzi, *Vita di Filippo Strozzi il vecchio scritta da Lorenzo suo figlio : con documenti ed illustrazioni ?* éd. par Giuseppe Bini et Pietro Bigazzi, Florence, tip. della casa di correzione, 1851, p. 73-75 ; Guido Pampaloni, *Palazzo Strozzi. Il restauro dell'edificio di Gino Cipriani*, Rome, Istituto nazionale delle assicurazioni, 1963, p. 42-47 ; Richard Goldthwaite, « The Building of the Strozzi Palace... », *op. cit.*

⁵³ Attilio Schiaparelli, *La casa fiorentina e i suoi arredi nei secoli XIV e XV*, Florence, Sansoni, 1898, p. 4-7.

différencier l'espace habité, d'opposer les espaces d'apparat aux espaces plus « privés », de faire une place croissante au mobilier, à la décoration, aux objets de luxe⁵⁴. C'est ensuite un édifice qui installe une rupture entre le lieu de travail et le lieu d'habitation. Si l'on trouve encore, dans les dernières décennies du XIV^e siècle, des boutiques au rez-de-chaussée des palais, celles-ci disparaissent au plus tard dans les années 1410, avec la construction du palais Uzzano-Capponi dans la paroisse de Santa Lucia de' Magnoli, au sud de l'Arno⁵⁵. Dès lors, la façade est l'objet d'un traitement esthétique spécifique, qui en valorise l'importance : les murs du rez-de-chaussée sont en bossage⁵⁶, la porte d'entrée et les fenêtres reçoivent un soin particulier ; chacun des trois étages, percés de larges fenêtres, est individualisé, en recourant à des parements différents ou, au XV^e siècle, à la fresque ; la façade, ornée des armes de la famille, se termine par une imposante corniche ; l'intérieur s'organise autour d'une large cour (*cortile*), bordée de colonnes et souvent décorée à fresque ou par des frises sculptées. Autant d'éléments qui permettent d'individualiser le palais, d'en faire l'expression d'une affirmation de la famille et d'accroître plus largement son emprise symbolique sur le tissu urbain⁵⁷. De ce point de vue, le palais est l'une des clés des paradoxes du système résidentiel de Florence : à la fois intégrer le noble dans son quartier, stabiliser l'espace social et garder la mixité sociale, mais en même temps distinguer le noble des autres citadins, en détachant clairement la résidence de l'anonymat de celles qui l'entourent par la mise en scène de la « magnificence », du « splendido vivere » des humanistes⁵⁸.

⁵⁴ Richard Goldthwaite, « L'interno del Palazzo e il consumo dei beni », in *Palazzo Strozzi meta millennio, 1489-1989 : atti del Convegno di studi, Firenze, 3-6 luglio 1989*, Rome, Istituto della Enciclopedia italiana, [1991], p. 159-166.

⁵⁵ Une étude précise de la disparition des boutiques au rez-de-chaussée des nouveaux palais est conduite par Brenda Preyer, « The 'chasa overo palagio' di Alberto di Zanobi : A Florentine Palace about 1400 and its later remodelling », *The Art Bulletin*, LXV, 1983, p. 387-

⁵⁶ Le bossage, ornement extrêmement coûteux, apparaît sur une série de palais privés des années 1370-1410 : Brenda Preyer, « The 'chasa overo palagio'... », *op. cit.*, p. 391.

⁵⁷ Pour une approche architecturale et patrimoniale de l'ensemble des palais : Janet Ross, *Florentine Palaces and their Stories*, Londres, J. M. Dent & co, 1905 ; Mario Bucci, *Palazzi di Firenze*, Florence, Vallecchi, 1971-1973, 4 vol. : 1. *Quartiere di Santa Croce*, 1971 ; 2. *Quartiere della Santissima Annunziata*, 1973 ; 3. *Quartiere di Santa Maria Novella*, 1973 ; 4. *Quartiere di Santo Spirito*, 1973 ; Marcello Jacorossi, *I palazzi fiorentini : quartiere di San Giovanni*, Florence, Comitato per l'estetica cittadina, 1972 ; Leonardo Ginori Lisci, *I palazzi di Firenze nella storia e nell'arte*, Florence, Cassa di risparmio-di Firenze, [1972], 2 vol. ; Francesco Gurrieri, Patrizia Fabbri, *Palazzi di Firenze*, Venise, Arsenale, 1995. Il est impossible d'énumérer ici les innombrables monographies de palais (livres et articles) dont seule une infime partie est citée dans les notes du présent article.

⁵⁸ L'expression figure dans la *Della vita civile* de Matteo Palmieri, cité in Richard Goldthwaite, « The Florentine Palaces.... », *op. cit.*, p. 995. Plus généralement, A. D. Fraser Jenkins, « Cosimo de' Medici's Patronage of architecture and the theory of magnificence », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, XXXIII, 1970, p. 162-170.

Il est désormais bien convenu de faire du palais Médicis de la via Larga, dont la construction débute, selon toute vraisemblance, au printemps 1445⁵⁹, la cristallisation du palais aristocratique, aussitôt imité et repris par un nombre impressionnant d'autres constructions. La ville connaît en effet dans les années 1450-1480 une phase intense de construction, décrite par les contemporains comme le chroniqueur Benedetto Dei vers 1480 (qui énumère une trentaine de constructions) ou par l'historien Benedetto Varchi qui, quelques décennies plus tard, complète la liste et la prolonge jusque dans les années 1530⁶⁰. Le modèle connaît certes des inflexions : ainsi, sous Laurent le Magnifique, l'architecture est-elle plus marquée par l'influence antique⁶¹. Le rythme des constructions varie, avec des phases plus intenses comme, selon Varchi, sous le pontificat de Léon X Médicis (de 1510 à 1524), grande époque des architectes Simone del Pollaiuolo, dit le Cronaca puis de Baccio d'Agnolo. L'activité reprend quelques décennies plus tard, sous Côme Ier, notamment avec l'intervention des architectes Bartolommeo Ammanati et Bernardo Buontalenti⁶².

Les palais urbains sont dès lors un des éléments constitutifs de la ville elle-même, qui contribuent à sa renommée. Ils figurent très tôt dans les récits de voyage ou dans les guides de la ville. Florence, observe Dallington dans les années 1590, « est embellie de nombreux palais majestueux, qui sont plus dignes d'un roi que d'un "cittadino", comme celui de la Seigneurie, le palais Pitti, où réside toujours la cour du grand-duc, le palais Médicis, le palais Strozzi, et beaucoup d'autres »⁶³. Les *Bellezze della città di Firenze*, de Francesco Bocchi, un des premiers guides de la ville écrit dans les années 1590 et développé quelques décennies plus tard, présentent, plus ou moins longuement, 66 résidences nobles ; à chaque fois, elles décrivent tout ce que donne à pareille construction ses caractéristiques "nobles", la qualité de son architecture et la richesse de ses décorations, l'aménagement de ses jardins et la rare beauté de ses collections d'œuvres d'art⁶⁴. Le palais est devenu inséparable de la ville, c'est-à-dire à la fois d'un système spatial et d'une configuration socio-politique.

⁵⁹ Dale V. et Francis W. Kent, « Two Comments of March 1445 on the Medici Palace », *The Burlington Magazine*, CXXI, n°921, 1979, p. 795-796.

⁶⁰ Benedetto Varchi, *Storia fiorentina*, livre 9, chapitre 38 ; Varchi cite longuement la chronique de Dei.

⁶¹ Caroline Elam, « Lorenzo dei Medici and the Urban Development of Renaissance Florence », *Art History*, I, 1978, p. 43-66.

⁶² Sur cette chronologie artistique, cf. Leonardo Ginori Lisci, *I palazzi di Firenze...*, *op. cit.*, p. 36-45, 59-68.

⁶³ R. Dallington, *op. cit.*, p. 31.

⁶⁴ Francesco Bocchi, *Le bellezze della città di Firenze dove a pieno di pittura, di scultura, di sacri templi, di palazzi, i più notabili artifizii, e più preziosi si contengono. Scritte già da..., ed ora da M. Giovanni Cinelli ampliate, ed accresciute*, Florence, G. Gugliantini, 1677. Bocchi et Cinelli décrivent ainsi très longuement les collections du sénateur Carlo Torrigiani, p. 195-199 ou du marquis Giugni, p. 489-492.

2.2. Un ensemble immobile ?

Une histoire de l'art longtemps centrée sur la seule Renaissance a souvent arrêté l'édification de nouveaux palais à la fin du XVI^e siècle, alors que les constructions continuent. Certes le rythme change, mais les références aussi. L'énumération est évidemment plus limitée que pour les XV^e et XVI^e siècles : rappelons ainsi, à titre d'exemple, le palais Castelli via San Gallo dans les années 1620⁶⁵, le palais d'Antonio di Vincenzio Bartolini dans la via del Cocomero en 1624⁶⁶, le palais du marquis Corsini achevé en 1694⁶⁷ ou le nouveau palais de la famille Capponi, via San Sebastiano, construit en 1708 par Alessandro Cecchini, sur des dessins de Carlo Fontana⁶⁸. La dernière construction d'un édifice complet est celle du palais de Bernabò Malespina di Filattiera, via de' Conti, construit en 1714⁶⁹. Il n'en reste pas moins que cette relative immobilité fait problème dans le contexte urbain de la Florence moderne. Esquissons ici deux réponses.

La première est liée aux formes de comportements économiques des élites florentines : réparer, adapter, plutôt que consommer du neuf⁷⁰. Une fois établi l'essentiel des résidences, et alors que la population ne connaît pas de croissance significative, la restauration l'emporte sur la construction⁷¹. Il peut s'agir de travaux limités, comme ceux que le chroniqueur Francesco Settmani signale, par exemple, pour les années 1696-1697 : ainsi l'ajout d'une nouvelle porte d'entrée, d'une petite terrasse et de fenêtres au palais du bailli Antonio Roffia, dans le Borgo Pinti⁷². Il s'agit aussi de travaux de plus grande ampleur qui ont pour but d'adapter des édifices anciens aux modifications des modes de vie nobiliaires. Le plus fameux exemple est sans aucun doute l'extension du palais Médicis, au lendemain de son rachat par les Riccardi, qui

⁶⁵ Isabella Bigazzi, « Il "bel palazzo" come immagine di un'ascesa sociale. I Castelli e il palazzo di via San Gallo », *Archivio storico Italiano*, CXLV, 1987, p. 203-228. Agnolo Castelli est un marchand enrichi.

⁶⁶ Bibl. Riccardiana, ms, Palagi 193, livre de compte pour la construction du palais, 1624, 74 f°.

⁶⁷ ASF, ms 140, Francesco Settmani, *Memorie fiorentine*, t. 13 (2), f°492 ro.

⁶⁸ Alessandra Civai, *Palazzo Capponi Covoni in Firenze*, Florence, Consiglio Regionale della Toscana, 1993.

⁶⁹ Leonardo Ginori-Lisci, *I palazzi...*, *op. cit.*, p. 74.

⁷⁰ J'ai naguère fait la démonstration à propos des vêtements : « La "fattoria", le palais, la boutique. Les consommations textiles d'une famille aristocratique florentine, fin XVII^e-début XVIII^e siècle », in Jacques Bottin et Nicole Pellegrin (éd.), *Echanges et cultures textiles dans l'Europe préindustrielle*, *Revue du Nord*, Hors Série, collection Histoire, n°12, 1996, p. 31-47.

⁷¹ Freddy Thiriet, « Espace urbain et groupes sociaux à Venise au XVII^e siècle », in *L'urbanisme de Paris et l'Europe. Travaux et documents inédits* présentés par Pierre Francastel, Paris, Klincksieck, 1969, p. 201. Les autorisations accordées à Venise par les juges du "piovego" concernent en 1621-1622 157 constructions nouvelles contre 27 restaurations, en 1754-1760, 95 constructions nouvelles contre 398 restaurations.

⁷² ASF, ms 140, Francesco Settmani, *Memorie fiorentine*, t. 13 (2), f°621 ro.

de dure pendant près d'un demi-siècle (1659-1696)⁷³. C'est le cas de l'agrandissement du palais Panciatichi, au frais du tout nouveau cardinal Bandino Panciatichi, en face du palais Riccardi – chantier qui dure de 1666 à 1698⁷⁴ –, de la restauration de la résidence de la famille Del Sera, payée par Cosimo, petit-fils du sénateur Cosimo et l'un des plus riches banquiers de la place, du "restauro e ricresciuto" du palais de Filippo di Girolamo Franceschi via de' Guicciardini⁷⁵. Signalons également le réaménagement du palais de la famille Tempi⁷⁶, la profonde restructuration du palais construit à la fin du XVe siècle pour le chancelier Scala, réalisée en 1721 par les Della Gherardesca qui en changent complètement l'aspect extérieur⁷⁷. Les Pucci, à la fin du XVIIe siècle, font réaménager divers édifices qu'ils possédaient entre la via de' Servi et la via Pucci pour les uniformiser (à partir de 1688), et finalement édifier une façade unique en 1744-1745⁷⁸. Certaines opérations, par leur ampleur, par le changement des modèles architecturaux qu'elles impliquent, s'apparentent plutôt à des constructions neuves, comme la grande transformation d'un « casino » appartenant aux Médicis, après son achat par la puissante famille des Corsini à la recherche d'une position forte dans l'espace urbain, avec une façade donnant sur l'Arno⁷⁹. Un seul élément nous importe ici : ces transformations, d'échelles différentes, n'altèrent jamais la géographie sociale de la ville.

2.3. Une mémoire de pierre

La seconde, sans laquelle la première ne peut se comprendre complètement, est liée à la forte dimension symbolique des palais existants, devenu au cours du temps un des points d'appui du système de domination de la noblesse florentine. Au moins depuis le début du XVe siècle, les palais sont fréquemment soumis par testament à un fidéicommissaire qui en interdit l'aliénation sous toutes ses formes (vente, don, location, nantissement) pour le conserver à la famille à perpétuité ; les testaments prévoient, en

⁷³ R. Forsyth Millen, R. E. Wolf, « Palazzo Medici into Palazzo Riccardi : The extension of the Façade along via Larga », *Mitteilungen des Kunsthistorische Instituts in Florenz*, XXXI, 1987, p. 81-120.

⁷⁴ Anna Floridia, *Palazzo Panciatichi in Firenze*. Introduzione di Mina Gregori, Rome, Istituto della Enciclopedia italiana, 1993.

⁷⁵ ASF, ms 140, Francesco Settimani, *Memorie fiorentine*, t. 13 (2), f°625 ro, 658 vo, 676ro, 692 ro.

⁷⁶ F. Farneti, « Il palazzo e la villa della famiglia Tempi a Firenze », in Giorgio Simoncini (éd.), *L'uso dello spazio privato nell'età dell'Illuminismo*, Florence, Olschki, 1995, p. 299-314.

⁷⁷ Linda Pellicchia, « The Patron's Role in the Production of Architecture : Bartolomeo Scala and the Scala Palace », *Renaissance Quarterly*, XLII, 1989, p. 261, 285-291.

⁷⁸ BNCF, ms., II, III, 457, f. 196v, 205v.

⁷⁹ Oronzo Brunetti, « Residenze corsiniane fra Firenze e Roma », in *Residenze nobiliari...*, éd. Mario Bevilacqua et Maria Luisa Madonna, *op. cit.*, p. 95-106 ; Alessandra Guicciardini Corsi Salviati, *Affreschi di Palazzo Corsini a Firenze 1650-1700*, Florence, Centro Di, 1989.

cas d'extinction d'une branche ou du lignage lui-même, le passage à une branche collatérale ou, s'il n'existe plus aucun héritier possible, la transmission à une institution pieuse, un hôpital, ou l'une des corporations de métier de la ville. L'un des plus anciens cas actuellement connus, le testament d'Alberto di Zanobi Rinieri, daté de 1415, comprend déjà la quasi-totalité des dispositions⁸⁰. Le palais s'installe ainsi au cœur symbolique de ce « désir d'éternité » qui s'empare de toutes les noblesses italiennes de l'époque moderne.

Après avoir acquis, maison par maison, l'espace nécessaire à la construction de son palais, Filippo Strozzi consulte un astrologue pour connaître le moment favorable pour poser la première pierre⁸¹ ; ce qu'il recherche est moins sa propre gloire que la pérennité de la famille, appuyée sur l'éternité de sa résidence considérée comme indestructible⁸². Ce que perçoit un voisin, l'apothicaire Luca Landucci, lorsqu'il mentionne, à peine deux ans plus tard, le décès de Francesco : la vie humaine est fragile, alors que « ce palais durera presque éternellement »⁸³. D'où le but recherché en recourant au fidéicomis : non pas nécessairement éviter la division des biens – le palais d'Alberto di Zanobi Rinieri appartient ainsi à seize propriétaires au moment où les héritiers sollicitent la commune pour casser le fidéicomis, en 1469⁸⁴ – mais faire en sorte qu'il reste toujours dans la famille de ceux qui l'ont construit. Les dispositions testamentaires ne changent guère d'un testament à un autre : celui de Filippo Strozzi, constructeur d'un palais qui n'est pas encore achevé – il teste le 14 mai 1491, la veille de sa mort –, exprime deux préoccupations, faire achever son palais, y compris en sollicitant la bienveillance de Laurent le Magnifique ou des consuls de l'art des marchands, conserver sa « casa » « in perpetuo habitata da dicti Strozzi, et rimanga nella famiglia degli Strozzi », en assurant sa transmission de mâle en mâle, en ligne masculine légitime et en interdisant toute forme possible d'aliénation, qu'elle soit volontaire ou imposée⁸⁵. Par la suite, la pratique du fidéicomis est étendue à une plus vaste partie du patrimoine, mais le palais reste toujours le cœur du dispositif car, comme l'écrit Riccardo Riccardi dans son testament (janvier 1612) le fidéicomis a

⁸⁰ Brenda Preyer, « The 'casa ovvero palagio'... », *op. cit.*, p. 400-401. **Sur l'usage du fidéicomis en Toscane, Stefano Calonaci, *Dietro lo scudo incantato. I fedecommessi di famiglia e il trionfo della borghesia fiorentina (1400ca-1750)*, Florence, Le Monnier, 2005.**

⁸¹ Extraits du "libro di ricordi" de Filippo Strozzi, 6 août 1489, édités in Lorenzo Strozzi, *Vita di Filipo Strozzi...*, *op. cit.*, p. 71.

⁸² Sur la caractèr familial du projet de construction d'un palais, cf. Francis W. Kent, « "Più superba..." », *op. cit.*

⁸³ Luca Landucci, *Diario fiorentino dal 1450 al 1516...*, Florence, Sansoni, 1883, p. 62.

⁸⁴ Brenda Preyer, « The 'casa ovvero palagio'... », *op. cit.*, p. 397.

⁸⁵ ASF, Notarile, testament de Filipo Strozzi, édité in Giovanni Gaye, *Carteggio inedito d'artisti dei secc. XIV, XV e XVI*, Florence, G. Molini, 1839, I, p. 359-365.

pour but de perpétuer le nom de la famille, « non seulement à la 3^e, 4^e, 5^e, 6^e, 7^e génération mais encore jusqu'à la millième et au-delà *in perpetuo et in infinito*⁸⁶ ». Le dispositif juridique est massivement utilisé, jusqu'à sa limitation puis son interdiction, au cours du XVIII^e siècle.

Le palais devient ainsi porteur d'une mémoire familiale que la ville elle-même finit par investir. La présence des armes familiales contribue fortement à lui donner ce statut emblématique. Elles sont visibles dès les années 1390-1400 aux angles des palais Cavalcanti (vers 1390), Rinieri (1399-1402) ou Da Uzzano-Capponi (1411)⁸⁷, plus tard des palais Médicis de la via Larga (1445), Pazzi, construit via del Proconsolo dans les années 1460⁸⁸, Gondi de la place San Firenze (1489) ou Bartolini Salimbeni de la place Santa Trinità (1520). Elles peuvent aussi s'insérer dans les éléments architecturaux, comme les trois demi-lunes des Strozzi, en alternance avec leurs armes, au-dessus des fenêtres du premier étage (1489) ou les voiles de la fortune gonflées par le vent qui courent en une frise légère sur le palais Rucellai. Elles figurent au-dessus de la porte d'entrée dès la seconde moitié du XV^e siècle, comme sur le palais Rucellai (la façade serait postérieure à 1461⁸⁹), le palais Antinori (construit par la famille Boni entre 1461 et 14769, passé aux Antinori en 1506). Au XVI^e siècle, leur présence ordinaire au-dessus de la porte d'entrée contribue à la distinction, et à l'identification de chaque édifice. On les trouve sur les palais Ginori (1516), Grifoni (1557-1563), da Firenzuola via Alfani (1577), Davanzati (après avoir été acheté en 1578 par Bernardo Davanzati) ou le palais Strozzi di « Nonfinito » (1593).

Lorsque le riche marchand Agnolo Castelli fait bâtir, dans les années 1620, le palais qui doit asseoir sa nouvelle position sociale, il prend soin de commander ses armes au sculpteur Pietro Paolo Albertini : elles doivent être à son goût, c'est-à-dire "grandi" - elles feront 2,90 mètres de haut -, pleines d'"invenzione" et de "squisitezze" ; à cet effet, Castelli a fait venir de France des gravures pour trouver quelque motif original, et en demande le projet à un architecte de renom, Giulio Parigi. Le prix étonne certes le commettant -190 écus-, mais le poids effraie davantage encore l'architecte, qui redoute que, comme lors de la construction, quelques années auparavant, du palais de Piero Capponi, sur la via Larga, la façade ne puisse les soutenir, et propose de les remplacer par des armes en terre cuite⁹⁰. Quelques années plus tard, le sénateur Donato Luigi Viviani (1634-1708), lui aussi un homme "neuf", fait exécuter en marbre à

⁸⁶ Paolo Malanima, *I Riccardi...*, *op. cit.*, p. 114.

⁸⁷ Brenda Preyer, « The 'casa ovvero palagio'... », *op. cit.*, p. 391.

⁸⁸ Arnaldo Moscato, *Il palazzo Pazzi a Firenze*, Rome, Tip. Italia, 1963

⁸⁹ Charles Randall Mack, « The Rucellai palace : Some New Proposals », *The Art Bulletin*, LVI, 1974, p. p. 525-528.

⁹⁰ Isabella Bigazzi, « Il "bel palazzo" ... », *op. cit.*, p. 216, 218, 225.

Carrare les armes familiales, pour les placer sur la façade de sa nouvelle résidence⁹¹. Le sommet est sans aucun doute atteint par les marquis Capponi qui, dans les années 1710, surmontent l'entrée de leur nouveau palais de la via San Bastiano, d'armes baroques où deux *putti* portent un blason en marbre de couleur, dominé par une immense couronne de marquis⁹².

Aussi fortement inséré dans un système à la fois juridique et symbolique, le palais doit exprimer la stabilité du système socio-politique florentin. Viendrait-il, malencontreusement, à changer de propriétaire, par héritage ou par cession, la coutume florentine, vigoureusement rappelée par une loi de mai 1571⁹³, interdit d'en effacer les inscriptions, armoiries et autres manifestations de la "fama e gloria di qualunque ha fatto ò farà edifizii in Fiorenza". C'est bien dès lors l'histoire même de la cité que les palais donnent à lire. Dans les années 1670, les armes de la famille vénitienne Cappello sont encore visibles sur le palais qu'occupait Bartolommeo Cappello, près d'un siècle auparavant⁹⁴. Dans les années 1770-1780, les armes de la famille Cresci sont toujours présentes sur la façade de leur ancien palais, alors qu'il est passé à la famille Alessandrini, éteinte en 1710, puis aux Marzimedici, avant d'être acquis par le sénateur Braccio Compagni. De même, sur le palais qu'achète en 1773 Averardo de' Medici, dans la via Larga, figurent toujours les armes des Bartorelli, famille éteinte en 1611, et des marquis Coppoli⁹⁵. Une telle pratique n'échappe point aux voyageurs attentifs, tel le français Grosley, qui parcourt la péninsule dans les années 1755-1758 : « Les palais [florentins] conservent invariablement les noms de ceux qui les ont bâtis, et ils ne sont que comme des auberges pour les seconds et troisièmes possesseurs. On dit Palazzo di tal, poi di tal, oggi di tal. Cette attention s'étend à tous les monuments des premiers Propriétaires, au point que la façade qui porte l'écusson de leurs armes, ne peut être démolie et renversée, dans le cas même où le second possesseur voudrait élever une seconde façade sur un plan plus étendu : sauf à raccorder de la manière la moins choquante qu'il est possible, l'ancienne façade avec la nouvelle. Le Palais Pitti est une preuve bien frappante de la force des Loix et de l'usage à cet égard. Ce Palais immense, dont celui du Luxembourg à Paris est une copie, appartient, depuis plus de deux siècles,

⁹¹ ASF, ms 140, Settimani, *Diario fiorentino*, f°569 vo, 1er juil.1695.

⁹² Francesco Gurrieri, Patrizia Fabbri, *Palazzi di Firenze...*, *op. cit.*, p. 294.

⁹³ Piero Landucci, "Un editto araldico del Gran Duca di Toscana", *Rivista araldica*, VII, 1909, p. 300-301 ; le texte original de la « legge contro a chi rimovesse o violasse armi, iscrizioni o memorie esistenti negli edifizii così pubblici come privati », figure in ASF, Consulta, puis Regia Consulta, série I, 28, 77.

⁹⁴ Eugenio Gamurrini, *Istoria genealogica delle famiglie nobili toscane, et umbre*, Florence, G. Gugliantini, t.IV, 1679, p. 28.

⁹⁵ BNCF, ms Panciatichi 106, "Mortuorio fiorentino...", p. 27, 51-52.

à la Maison de Médicis : tous les Grands-Ducs l'ont habité ; cependant il n'a point changé de nom, c'est toujours le Palais Pitti. »⁹⁶

Loin d'être pris dans un processus de dévalorisation et de déclassement, les palais accumulent de l'honneur, ce qui les fait toujours rechercher, contribuant ainsi à figer l'espace social. C'est là sans doute un élément central de compréhension du paradoxe que soulignait déjà l'Anglais Arthur Young lorsqu'il séjourna à Florence en 1789 : les revenus fonciers des élites n'ont jamais été aussi importants mais, en ville, on ne trouve « pas une maison qui puisse être tant soit peu comparée à celles du X^{IV}e et X^Ve siècle⁹⁷ ».

3. Palais et villa : le système résidentiel florentin

Si l'espace social urbain reste peu mobile tout au long de l'époque moderne, c'est que la transformation des élites citadines – passant d'un patriciat de marchands et de propriétaires fonciers à une noblesse en partie curialisée – semble affecter plus fortement les zones rurales autour de Florence. Certes la prolifération des maisons de campagnes, dans une zone proche de la ville, est un phénomène ancien. Dès les premières décennies du X^{IV}e siècle, les riches Florentins font aménager de fastueuses demeures champêtres aux portes de la ville, comme celle des Alberti, dont le charme l'a fait surnommer « Il Paradiso »⁹⁸. « On raconte même, écrit dans les années 1520 l'historien Benedetto Varchi, que jusqu'à vingt milles autour de Florence, il y a trente-deux mille propriétés de citoyens florentins, avec huit cent palais construits de pierre de taille, qui coûtent bien plus de trois mille cinq cent florins d'or. »⁹⁹ A la différence des palais urbains, un véritable inventaire raisonné des villas toscanes, qui permettrait de rendre la mesure du phénomène, fait encore défaut¹⁰⁰. Nous nous contenterons donc ici

⁹⁶ [M. Grosley], *Observations sur l'Italie et sur les Italiens, données en 1764, sous le nom de deux gentilshommes suédois. Nouvelle édition, Londres, 1770, Londres, 1770, t. 4, p. 397.*

⁹⁷ Arthur Young, *Travels in France and Italy during the years 1787, 1788 and 1789*, Londres, Dent and sons, 1915, p. 285-286.

⁹⁸ Charles de La Roncière, « La vie privée des notables toscans au seuil de la Renaissance », in Philippe Ariès, Georges Duby (dir.), *Histoire de la vie privée, 2. De l'Europe féodale à la Renaissance*, Paris, Seuil, 1985, p. 243.

⁹⁹ Cité par Giulio Cesare Lensi Orlandi Cardini, *Le ville di Firenze di qua d'Arno*, Florence, 1954 ; rééd., Florence, Vallecchi, 1965, I, p. XIII.

¹⁰⁰ Nous avons utilisé les ouvrages suivants : Janet Ross, *Florentine Villas*, Londres-New York, J. M. Dent, 1901 ; Harold D. Eberlein, *Villas of Florence and Tuscany*, Philadelphie-Londres, J. B. Lippincott, 1922 ; Giulio Cesare Lensi Orlandi Cardini, *Le ville di Firenze di qua d'Arno, op. cit.* ; Harold Acton, *The Villas of Tuscany*, Londres, Thames and Hudson, 1973 (éd. italienne, *Ville toscane*, Milan Mondadori, 1984) ; Luigi Zangheri, *Ville della Provincia di Firenze : La città : Toscana 1*, collection *Ville italiane*, dir. P. F. Bagatti Valsecchi, Milan, Rusconi, 1989 ; Carlo Cresti, Massimo Listri, *Civiltà delle ville toscane*, Udine, Magnus, 1992 ; Sophie Bajard, *Villas et jardins de Toscane*,

de quelques remarques pour essayer de caractériser un système résidentiel nobiliaire qui, comme dans le reste de l'Italie du centre et du nord, associe fortement la campagne à la ville.

3.1. L'invention de la villa à la Renaissance et sa diffusion

« A villa is a building in the country [...] designed for its owner's enjoyment and relaxation. Though the villa may also serve as center of an agricultural enterprise, the pleasure factor is what essentially distinguishes this kind of residence from the farmhouse ». Depuis son apparition dans l'ancienne Rome, la villa serait ainsi restée un paradigme architectural inchangé, « because, ajoute Ackerman, it fulfills a need that never alters. »¹⁰¹ Proposition de théoricien de l'architecture : vue de Toscane, la villa renaît avec l'humanisme et le retour à l'antique, à peu près au moment où se met en place le modèle architectural du palais urbain à Florence. Si, à suivre Leon Battista Alberti, la villa est « per semplice diletto », elle n'en est pas moins le plus souvent située au cœur d'un domaine agricole – une « fattoria » –, dont elle abrite, au moins à partir du XVIIe siècle, les locaux de conservation des produits et les instruments de transformation (moulin, pressoir, cuves). Son double rôle est clair : d'une part, le centre de pilotage d'un domaine agricole, fortement tourné vers une économie de marché ; de l'autre, une demeure de plaisir qui soustrait le noble aux difficultés de la vie urbaine tout en lui permettant de poursuivre ailleurs la vie de cour qui constitue désormais un des modèles forts de la vie sociale des élites.

Le « palais » rural – le terme de « villa » semble plus tardif – émerge comme un type architectural en Toscane au cours du XVe siècle. Les commandes des Médicis, dès les années 1420, jouent un rôle probablement moteur – mais c'est sur elles que les études ont principalement portées¹⁰². À suivre les chantiers successifs, ceux des villas de Trebbio (vers 1420), Cafaggiolo (années 1440), Careggi (années 1450), Fiesole (1451-

Paris, Terrail, 1992 ; Carlo Cresti, Massimo Listri, *Ville della Toscana*, Udine, Magnus, 2003. Plus généralement, Bernhard Patzak, *Die Renaissance und Barockvillen in Italien*, I. *Palast und Villa in Toscana. Versuch einer Entwicklungsgeschichte*, II. *Die Zeit des Suchens und des Finden*, Leipzig, Klinkhardt & Biermann, 1912-1913, 2 vol. ; Grazia Gobbi Sica, *La villa fiorentina. Elementi storici e critici per una lettura*, Florence, Uniedit, 1980.

¹⁰¹ James Ackerman, « The Villa as Paradigm », *Perspecta*, XXII, 1986, p. 11.

¹⁰² Sur les villas des Médicis : M. G. Gori Sassoli, « Michelozzo e l'architettura di villa nel primo Rinascimento », *Storia dell'Arte*, XXIII, 1975, p. 5-51 ; James Ackerman, *The Villa. Form and Ideology of Country Houses*, Princeton, Princeton University Press, 1990, p. 62-87 ; Margherita Azzi Visentini, *Histoire de la Villa en Italie, XVe-XVIe siècle*, Paris, Gallimard-Electa, 1996, p. 41-72. Plus généralement, Kurt W. Forster, « Back to the Farm. Vernacular Architecture and the Development of the Renaissance Villa », *Architectura*, I, 1974, p. 1-12 ; Vittorio Franchetti Pardo, Giovanna Casali, *I Medici nel contado fiorentino : ville e possedimenti agricoli tra Quattrocento e Cinquecento*, Florence, CLUSF, 1978. Parmi les rares études sur d'autres familles, Amanda Lillie, « Vita di palazzo, vita in villa : l'attività edilizia di Filippo il Vecchio », in *Palazzo Strozzi meta millennio, op. cit.*, p. 167-182, ainsi que sa thèse inédite, *Florentine Villas in the Fifteenth Century : a Study of the Strozzi and Sassetti Country Properties*, University of London, 1986.

1457) et Poggio a Caiano (vers 1485), la transformation du château fortifié en résidence à l'antique ouverte sur la campagne accompagne l'élaboration d'un nouveau style de vie. De ce point de vue, la nouvelle culture aristocratique qui s'affirme autour de Laurent le Magnifique participe fortement à la dernière étape de cette transformation¹⁰³. La villa de Poggio a Caiano, à partir des modèles antiques en Toscane, telles que les villas de Cicéron, Luculus ou Pline, marque ainsi pour des décennies la forme architecturale de la villa toscane¹⁰⁴.

Ce sont les XVI^e et XVII^e siècles qui, à l'évidence, connaissent la grande expansion des villas aristocratiques, notamment dans les environs de Florence et dans la moyenne vallée de l'Arno. Mais en dehors de travaux d'ensemble déjà signalés, la rareté des études plus monographiques ne permet pas encore de suivre cette projection de l'habitat noble sur les campagnes toscanes¹⁰⁵. Si les travaux récents ont été attentifs à l'expansion de la propriété foncière des nobles florentins, à la constitution de gros domaines (*fattorie*) cultivés en métayages¹⁰⁶, ils n'ont que très rarement mis en évidence la construction et l'usage d'une ou de plusieurs villas. Il suffit pourtant de suivre le cas de la famille Riccardi, il est vrai une des plus riches du grand-duché, pour voir comment les deux phénomènes vont de pair et découvrir l'ampleur d'une telle dynamique¹⁰⁷. Encore résidant à Pise, les Riccardi commencent à la fin du XVe siècle à acquérir des biens dans la basse vallée de l'Arno, puis dans les environs de Florence dès les années 1550 ; à la fin du XVII^e siècle, ils possèdent plusieurs milliers d'hectares,

¹⁰³ En particulier Harmut Bierman, « Lo sviluppo della villa toscana sotto l'influenza umanistica della corte di Lorenzo il Magnifico », *Bollettino del Centro internazionale di studi d'architettura Andrea Palladio*, XI, 1969, p. 36-46 ; André Chastel, *Art et humanisme à Florence au temps de Laurent le Magnifique. Etudes sur la Renaissance et l'humanisme platonicien*, Paris, PUF, 1982, p. 148-157.

¹⁰⁴ Philip Ellis Foster, *A Study of Lorenzo de' Medici's villa at Poggio a Caiano*, New York, Garland Publishing, 1978, 2 vol. ; Silvestro Bardazzi, Eugenio Castellani, *La Villa Medicea di Poggio a Caiano*, Prato, Edizioni del Palazzo, 1981, 2 vol. ; sur le rôle de Laurent, Francis W. Kent, « Lorenzo de' Medici's Acquisition of Poggio a Caiano in 1474 and an Early Reference to his Architectural Expertise », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, XLII, 1979, p. 250-257 ; Beverly Louise Brown, « An Enthusiastic Amateur : Lorenzo de' Medici as Architect », *Renaissance Quarterly*, XLVI, 1993, p. 1-22.

¹⁰⁵ Quelques exceptions : R. Querci, « L'architettura di villa del primo Rinascimento nel Mugello », *Annali della Fondazione di Studi di Storia dell'Arte Roberto Longhi*, I, 1984, p. 35-54 ; A. Paolucci, F. Petrucci, « I Feroni a Bellavista : un esempio di villa barocca in Toscana », *Paragone*, CCCXLV, 1978, p. 26-45 ; Luigi Zangheri, « La villa Corsini a Castello e l'intervento di Antonio Maria Ferri », *Bollettino degli Ingegneri ed Architetti*, XI, 1969, p. 3-10 ; F. Farneti, « Il palazzo e la villa della famiglia Tempi... », *op. cit.*

¹⁰⁶ Cf., par exemple, Paolo Malanima, *I Riccardi...*, *op. cit.* ; Andrea Moroni, « Le ricchezze dei Corsini. Struttura patrimoniale e vicende familiari tra Sette e Ottocento », *Società e Storia*, IX, n°32, 1986, p. 255-291 ; Valeria Pinchera, « I Salviati : un patrimonio tra Toscana e Stato pontificio nel XVIII secolo », *Società e Storia*, XIV, 1991, p. 849-868.

¹⁰⁷ Leonardo Rombai, « Palazzi, ville, fattorie e poderi dei Riccardi secondo la cartografia seicentesca », in *I Riccardi a Firenze e in Villa. Tra fasto e cultura. Manoscritti e piante*, Florence, Centro Di, 1983, p. 189-219.

répartis entre une vingtaine de domaines (*fattorie*) dont certains regroupent jusqu'à une cinquantaine d'exploitations (*poderi*). Hors de Toscane, les Riccardi, à partir de 1655, ont également acquis, en plusieurs fois, plus de 2600 hectares aux portes de Rome. Parmi ces domaines, seuls sept comportent une villa utilisée pour la villégiature, vastes demeures maintes fois agrandies permettant d'héberger une société nombreuse, avec chapelle et riche bibliothèque, voire théâtre comme à Terrafino, près d'Empoli, à partir des années 1730. Au XVIII^e siècle, délices de la villégiature et rationalisation de l'exploitation agricole vont de pair sur les terres des Riccardi, la villa devenant toujours plus fortement le cœur d'une intense vie économique.

Toute la zone où les familles de la noblesse florentine ont développé leur emprise foncière au cours de l'époque moderne, ce que Carlo Pazzagli a appelé la « Toscane du fleuve », dans les collines autour de Florence et dans la plaine de l'Arno entre Florence et Pise¹⁰⁸, est ainsi intégrée à l'espace résidentiel des élites florentines.

3.2. Le système résidentiel et la vie aristocratique.

Il resterait dès lors à préciser les usages réels que les Florentins font de leurs villas. A partir de sources éparées, il est possible d'en cerner quelques caractéristiques, et de distinguer deux réalités assez différentes.

L'usage régulier de la « villa » ou de la maison de campagne existe de longue date. Les séjours à la campagne, depuis au moins le XIV^e siècle, sont un élément ordinaire de la vie des élites urbaines¹⁰⁹, souvent sur le mode d'allers et retours qu'enregistrent parfois les livres de comptes. Une branche des Gondi achète ainsi en septembre 1595 la propriété de l'Arcolaio, près de Florence, juste au-delà de la porte de Prato, au nord-ouest de la ville ; elle comporte à la fois une petite exploitation (*poderino*) et une villa¹¹⁰. Un siècle plus tard, la famille s'y rend régulièrement, tout au long de l'année. Mais c'est aussi là qu'elle passe la « villeggiatura », avec ses deux séjours annuels, l'un au printemps, le plus souvent en mai, l'autre à l'automne, en octobre¹¹¹.

Ce type de séjour à la campagne – deux périodes de trois ou quatre semaines, l'une au printemps, l'autre à l'automne – est celui qu'adopte la cour. La pratique, initialement liée au calendrier agricole – la villégiature correspond au moment où le

¹⁰⁸ Carlo Pazzagli, *La terra delle città*, Florence, Ponte alle Grazie, 1992, p. 13-48 ; Andrea Moroni, *Antica gente e subiti guadagni. Patrimoni aristocratici fiorentini nell'800*, Florence, Olschki, 1997, p. 335.

¹⁰⁹ Cf. l'exemple des Peruzzi, analysé par Charles de La Roncière, *Un changeur florentin du Trecento : Lippo di Fede del Sega (1285 env.-1363 env.)*, Paris, SEVPEN, 1973, p. 127.

¹¹⁰ Giulio Cesare Lensi Orlandi Cardini, *Le ville di Firenze...*, *op. cit.*, I, p. 109.

¹¹¹ En 1752, les Gondi séjourne à la villa de l'Arcolaio en juin et en novembre : ASF, Archivio Gondi 103, p. 387, 391.

propriétaire se doit d'être présent sur ses terres pour contrôler directement les activités essentielles, comme les vendanges à l'automne – s'insère alors aux XVII^e et XVIII^e siècles dans le calendrier annuel de la sociabilité curiale et, plus largement, aristocratique. A suivre le livre de raison du médecin de Côme III, Francesco Redi¹¹², les deux séjours annuels dans une des villas grand-ducales dans les proximités de Florence sont à l'évidence un moment très réglé. Même si Redi ne les note pas de façon systématique, les dates, d'une année sur l'autre, sont voisines. En 1672, la cour part séjourner à la villa périurbaine de Poggio Imperiale le 24 mai, et rentre à Florence le 20 juin ; en 1673, elle s'installe à Poggio Imperiale le 10 mai ; à l'automne la villégiature s'achève le 22 octobre. Vingt ans plus tard, le calendrier est inchangé : en 1693, la cour revient de la Villa de l'Ambrogiana le 7 novembre ; en 1694, la villégiature de printemps, cette fois ci à la Petraia, s'achève le 16 juin ; au printemps 1696, la villégiature, encore à la Petraia, débute le 23 mai. Il faudrait sans doute examiner de plus près les diverses cours qui composent la cour grand-ducale, dont les calendriers ne sont pas nécessairement synchrones, peut-être pour que toutes se retrouvent à la villégiature du grand-duc. Ainsi, à l'automne 1695, le grand-prince Ferdinand, fils aîné du grand-duc Côme III, rentre de sa villégiature à Pratolino le 15 octobre¹¹³, alors que le grand-duc et sa cour ne partent en villégiature à l'Ambrogiana que le 18 octobre.

Ce rythme concerne en fait toutes les institutions, et l'ensemble de la noblesse, voire au-delà. Lorsque les Lorrains arrivent à Florence, avec le passage du grand-duché des Médicis aux Habsbourg-Lorraine, ils découvrent que les principales institutions suspendent leurs activités durant la villégiature : en juin, il faut trouver « un azyle contre la grande chaleur », en octobre, « la belle saison engage tout le monde à jouir à la campagne des derniers beaux jours qu'elle nous donne ». Tous les ans, le prince de Craon fait le même constat : « la ville est absolument déserte, toute la noblesse étant à la campagne » ; les tribunaux sont en vacances, et le conseil de régence décide alors de suspendre ses séances, pendant quatre à cinq semaines entre octobre et novembre¹¹⁴. En octobre 1750, la Députation sur la noblesse à peine créée ne peut pas se réunir avant le début novembre, tous ses membres étant en villégiature¹¹⁵.

Les nombreux inventaires conservés dans les archives Riccardi suggèrent ce que pouvait être la villégiature. Chaque villa est richement meublée et décorée ; les

¹¹² Toutes les informations sur la cour grand-ducale proviennent du « Libro di ricordi di Francesco, figliuolo di Gregorio Redi, aretino » (1647-1697), conservé à la bibliothèque communale d'Arezzo.

¹¹³ *Diario del Pastoso, o Bisdosso...*, éd. Alfonso Mirto, Florence, Cassa di Risparmio di Firenze, 1999, f. 700.

¹¹⁴ ASF, Reggenza 172, f. 170ro (juin 1742), f. 251, 252, 255 (octobre-novembre 1743), f. 306 (octobre 1744), f. 404, 405 (novembre 1745).

¹¹⁵ ASF, Reggenza 781, dossier 1, lettre de G.A. Tornaquinci, Monte, 6 nov. 1750.

collections de tableaux, de gravures et d'objets précieux sont toujours abondantes ; elles sont toutes dotées d'une riche bibliothèque, comportant souvent plusieurs centaines de volumes, mêlant aux livres de toutes sortes (belles lettres, sciences, religion) les gazettes et les revues littéraires, mais tous d'acquisition récente¹¹⁶. Fêtes et divertissements réunissent des dizaines d'invités, et mobilisent une domesticité fournie.

A Florence, comme dans une grande partie de l'Italie, l'histoire de la noblesse s'est jouée en ville, et dans la ville. La constitution de son espace résidentiel est une des voies royales pour en analyser les modes spécifiques de domination. A l'intérieur des murailles, la noblesse florentine s'est refusée à se replier sur l'entre soi, pour rester au contact des autres groupes sociaux. En ignorant la ségrégation, elle ne s'est pas pour autant fondue dans le reste de la société. En ville, le palais est l'outil paradoxal qui lui permet de se distinguer sans s'isoler. En même temps, à partir du XIV^e siècle, les élites urbaines se lancent à l'assaut des campagnes. Elles s'affirment très vite comme un groupe de riches propriétaires fonciers, qui rationalisent l'outil de production agricole et tournent leurs productions vers le marché urbain. C'est alors qu'elles dilatent leur espace résidentiel et enrichissent leur vie ordinaire, désormais remodelée au contact des modèles curiaux, en lui donnant deux théâtres, distincts et complémentaires, qu'elles seules peuvent soutenir économiquement. Si l'habitat urbain ne modifie guère sa géographie à Florence après le XVI^e siècle, les résidences rurales connaissent au contraire une expansion considérable : de nombreuses villas s'édifient, leur modèle architectural affiche désormais l'ostentation et le luxe, sans jamais pour autant se couper de l'univers de la production agricole. Cet aspect reste encore insuffisamment étudié, et les remarques proposées ne constituent qu'une modeste ébauche d'une enquête à venir. Cet élargissement de l'analyse, au-delà du périmètre urbain, change notre perception de l'espace résidentiel nobiliaire ; il restitue la double assise du pouvoir social du noble, à la tête de vastes réseaux de clientèle en ville, mobilisant parenté, voisinage, sociabilité confraternelle ou théâtrale, appuyé à la campagne sur un pouvoir économique qui diffère fortement de la puissance seigneuriale. Cette présence directe de la noblesse tant en ville qu'à la campagne est productrice de lien social. La proximité du noble, le refus de la ségrégation sociale radicale a sans doute contribué à donner à la société florentine cette cohésion apparente qui éloigne la brutalité immédiate des conflits et des violences ordinaires.

¹¹⁶ Les inventaires de plusieurs bibliothèques de villas sont publiés in *I Riccardi a Firenze e in villa...*, *op. cit.*

Annexes

1. RESIDENCE DES FAMILLES NOBLES A FLORENCE PAR PAROISSE (1713)

	NOMBRE DE FAMILLES NOBLES		NOMBRE TOTAL DE FAMILLES EN 1728		% DE FAMILLES NOBLES DANS LA PAROISSE
Quartier de S.Giovanni					
S.Maria del Fiore	20	3,7%	287	1,6%	7,0%
S.Lorenzo	52	9,6%	4134	23,2%	1,2%
S.Benedetto	1	0,2%	16	0,1%	6,2%
S.Cristofano	-	-	52	0,3%	-
S.Marco	8	1,5%	135	0,8%	5,9%
S.Maria degli Alberighi	-	-	225	1,3%	-
S.Maria Nipotecosa	-	-	89	0,5%	-
S.Michele Visdomini	27	5,0%	344	1,9%	8,4%
S.Michele delle Trombe	-	-	9	0,005%	-
S.Tommaso	-	-	49	0,3%	-
total	110	20,3%	5340	30,0%	2,0%
Quartier de S.Maria Novella					
S.Maria Novella	22	4,0%	482	2,7%	4,6%
SS.Apostoli	9	1,6%	122	0,7%	7,4%
S.Andrea	-	-	74	0,4%	-
S.Biagio	-	-	141	0,8%	-
S.Donato	1	0,2%	84	0,5%	1,2%
S.Leone	-	-	37	0,2%	-
S.Lucia	-	-	1153	6,5%	-
S.Maria in Campidoglio	-	-	11	0,06%	-
S.Maria Maggiore	17	3,1%	169	0,9%	10,0%
S.Maria degl'Ughi	5	0,9%	39	0,2%	12,8%
S.Michele Berteldi	11	2,0%	69	0,4%	15,9%
S.Miniato	-	-	59	0,3%	-
S.Pancrazio	21	3,8%	358	2,0%	5,9%
S.Piero Buonconsiglio	2	0,4%	58	0,3%	3,4%
S.Ruffilo	-	-	17	0,09%	-
S.Salvadore d'Ognissanti	7	1,3%	717	4,0%	1%
S.Trinità	17	3,1%	279	1,6%	6,1%
Total	126	23,0%	3869	21,7%	3,2%

Quartier de S.Croce

S.Ambrogio	19	3,5%	961	5,4%	2,0%
S.Apollinare	4	0,7%	138	0,8%	2,9%
S.Bartolomeo	-	-	115	0,6%	-
S.Cecilia	-	-	46	0,3%	-
S.Firenze	4	0,7%	97	0,5%	4,1%
S.Jacopo fra Fossi	27	5,0%	268	1,5%	10,1%
S.Margherita	2	0,4%	63	0,3%	3,2%
S.Pier Maggiore	63	11,6%	1562	8,8%	4,3%
S.Procolo	19	3,5%	91	0,5%	20,9%
S.Remigio	10	1,8%	436	2,4%	2,3%
S.Romolo	1	0,2%	127	0,7%	0,8%
S.Simone	21	3,9%	610	3,4%	3,4%
S.Stefano	6	1,1%	130	0,7%	4,6%
Total	176	32,5%	4644	26,1%	3,8%

Quartier de S.Spirito

S.Felicità	31	5,7%	547	3,1%	5,7%
S.Felice in Piazza	20	3,7%	730	4,1%	2,7%
S.Frediano	44	8,1%	1360	7,6%	3,2%
S.Lucia de'Magnoli	14	2,6%	05	0,6%	13,3%
S.Maria sopr'Arno	11	2,0%	53	0,3%	22,6%
S.Maria in Verzaia	-	-	333	1,9%	-
S.Niccolò oltr'Arno	7	1,3%	446	2,5%	1,6%
S.Piero in Gattolino	-	-	253	1,4%	-
S.Spirito sulla Costa	3	0,5%	106	0,6%	2,8%
Total	130	24,0%	3939	22,1%	3,3%

TOTAL	542	100%	17 792	100%	3,0%
--------------	------------	-------------	---------------	-------------	-------------

**2. DISTRIBUTION DES NAISSANCES NOBLES A FLORENCE PAR PAROISS
(1740-1759)**

	PATRICIENS		NOBLES OPULEN 1730		TOTAL		POPULATION TOTALE
Quartier de S.Giovanni							
S.Maria del Fiore	16	4,0%	2	2,0%	18	3,5%	2,6%
S.Lorenzo	52	13,2%	2	2,0%	54	10,6%	16,5%
S.Benedetto	1	0,2%	-	-	1	0,2%	0,1%
S.Cristofano	-	-	-	-	-	-	0,3%
S.Marco	2	0,5%	4	3,9%	6	1,2%	0,9%
S.Maria degl'Alberighi	-	-	-	-	-	-	0,8%
S.Maria Nipotecosa	-	-	-	-	-	-	0,6%
S.Michele delle Trombe	-	-	-	-	-	-	0,09%
Michele Visdomini	23	5,8%	6	5,8%	29	5,7%	4,1%
S.Tommaso	-	-	-	-	-	-	0,3%
Total	94	23,8%	14	12,4%	108	21,2%	26,5%
Quartier de S.Maria Novella							
S.Maria Novella	15	3,8%	5	4,8%	20	3,9%	3,3%
SS.Apostoli	5	1,3%	-	-	5	1,0%	0,7%
S.Andrea	-	-	-	-	-	-	0,4%
S.Biagio	-	-	-	-	-	-	0,8%
S.Donato	1	0,2%	-	-	1	0,2%	0,5%
S.Leone	-	-	-	-	-	-	0,3%
S.Lucia sul Prato	1	0,2%	-	-	1	0,2%	6,4%
S.Maria in Campidoglio -	-	-	-	-	-	-	0,01%
S.Maria Maggiore	18	4,5%	4	3,9%	22	4,3%	1,1%
S.Maria degl'Ughi	7	1,8%	-	-	7	1,3%	0,3%
S.Michele Berteldi	6	1,5%	-	-	6	1,2%	0,3%
S.Miniato	-	-	-	-	-	-	0,3%
S.Pancrazio	11	2,8%	-	-	11	2,2%	2,0%
S.Piero Buonconsiglio	-	-	-	-	-	-	0,3%
S.Ruffillo	-	-	-	-	-	-	0,07%
S.Salvadore d'Ogniss.	4	1,0%	-	-	4	0,8%	4,0%
S.Trinità	13	3,3%	4	3,9%	17	3,3%	1,7%
total	81	20,5%	13	11,5%	94	18,5%	22,5%

Quartier de S.Croce

S.Ambrogio	4	1,0%	5	4,8%	9	1,8%	5,6%
S.Apollinare	4	1,0%	-	-	4	0,8%	0,8%
S.Bartolomeo	-	-	-	-	-	-	0,5%
S.Cecilia	-	-	3	2,9%	3	0,6%	0,2%
S.Firenze	9	2,3%	-	-	9	1,8%	0,6%
S.Jacopo fra Fossi	19	4,8%	13	13,6%	32	6,3%	1,7%
S.Margherita	3	0,8%	-	-	3	0,6%	0,3%
S.Pier Maggiore	34	8,6%	13	12,6%	47	9,2%	8,9%
S.Procolo	9	2,3%	3	2,9%	12	2,4%	0,9%
S.Remigio	6	1,5%	-	-	6	1,2%	2,1%
S.Romolo	5	1,3%	6	5,8%	11	2,2%	0,6%
S.Simone	15	3,8%	8	7,8%	23	4,5%	3,1%
S.Stefano	12	3,0%	6	5,8%	18	3,5%	2,2%
total	120	30,4%	57	50,5%	177	34,8%	27,5%

Quartier de S.Spirito

S.Felicità	22	5,6%	9	8,7%	31	6,1%	3,2%
S.Felice in Piazza	24	6,1%	4	3,9%	28	5,5%	5,1%
S.Frediano	31	7,8%	1	1,0%	32	6,3%	7,4%
S.Lucia de' Magnoli	10	2,5%	11	10,7%	21	4,1%	0,7%
S.Maria sopr'Arno	2	0,5%	4	3,9%	6	1,2%	0,4%
S.Maria in Verzaia	-	-	-	-	-	-	2,0%
S.Niccolò oltr'Arno	9	2,3%	-	-	9	1,8%	2,1%
S.Piero in Gattolino	-	-	-	-	-	-	1,7%
S.Spirito sulla Costa	2	0,5%	-	-	2	0,4%	1,0%
total	100	25,3%	29	25,7%	129	25,4%	23,7%

TOTAL 395 100% 103 100% 508 100% 74 678 h

Rem. : les patriciens sont les nobles qui jouissent du statut nobiliaire depuis plus de deux cents ans, selon la loi sur la noblesse d'octobre 1750.